



OBSERVATOIRE FOI ET CULTURE

Sauver la création

Écologie, enjeu spirituel

Colloque du 29 novembre 2014

Avec les contributions de
Mgr Pascal WINTZER, Jean-Pierre CHAUSSADE,
Michel ROCARD, Mgr Marc STENGER,
Dominique BOURG, Elena LASIDA,
Alain GRANDJEAN, Thierry JACCAUD,
Patrice de PLUNKETT, Marianne DURANO,
Amélie HUARD, Dominique LANG,
Dom Jean-Pierre LONGEAT et Jean-Marie PELT

À l'heure où l'écologie mobilise l'opinion publique et les gouvernants du monde entier, les chrétiens se savent appelés à participer à la réflexion, en coresponsabilité pour l'avenir de la terre des hommes, et aussi avec la liberté d'esprit et les approfondissements qu'inspirent leur foi.

Si le dérèglement météorologique ne peut plus guère être mis en doute, la question écologique ne peut être séparée de celles du développement et de la croissance, de l'évolution des modèles économiques et des modes de vie, des rapports entre l'homme et le cosmos... À ces divers niveaux, la tradition chrétienne aide à cerner les enjeux : tout n'est pas qu'affaire de moyens et de techniques, car les choix dépendent d'une vision de ce qu'est l'homme et de sa relation avec son environnement sur le long terme. Autrement dit, le problème est d'ordre culturel et même spirituel.

C'est ce que montrent ici hommes et femmes, jeunes et moins jeunes, politiques et scientifiques, pasteurs et théologiens, philosophes engagés et militants sur le terrain.

Présentation

Mgr Pascal Wintzer
Archevêque de Poitiers
Président de l'Observatoire Foi et Culture

Et si les catholiques se mettaient à aimer l'écologie ?

J'ai le sentiment que les catholiques ne sont guère en pointe sur les questions écologiques. Je ne parle pas ici des militants, mais bien du « grand public » chrétien. Sans doute me trompé-je, mais... S'il en est ainsi, je dois m'interroger sur les raisons de ce désamour ou d'un simple manque d'intérêt.

La première raison, c'est ce fait tout simple que les catholiques sont des Français comme les autres : ils sont préoccupés par une situation économique de plus en plus difficile, inquiets pour l'avenir de leurs enfants, portant les violences du monde, en particulier celles dont des chrétiens sont victimes. L'écologie ne leur apparaît donc guère comme prioritaire. De plus, elle ajoute une nouvelle inquiétude à celles que je viens de mentionner ; trop c'est trop !

Sans doute l'écologie souffre-t-elle aussi d'une incarnation politique, au sens partisan de ce terme, qui contribue à rebuter des catholiques. Des projets perçus comme libertaires, voire gauchistes, en particulier l'engagement résolu de bien des élus verts en faveur du dit mariage pour tous, expliquent cela.

Cependant, ce désintérêt et même ce refus ne peuvent me satisfaire. Au nom de la foi et de la Bible, les chrétiens reçoivent d'être des humains posés dans un environnement qui leur préexiste, que Dieu crée dans les premiers jours des récits de la Création. Cette création n'est pas un cadre inerte auquel ils pourraient être indifférents ; tout est en interaction.

Si l'intérêt pour l'écologie devient pour les chrétiens une expression de ce qu'ils disent dans le *Credo* : « *Je crois en Dieu, créateur du monde visible et invisible* », je souligne un danger éventuel : l'Église pourrait trouver une alliée dans la transition écologique. Je m'explique : alors que la seule prédication du clergé peine à conduire à la conversion, les défis écologiques contraignent à cette conversion, imposent de nouveaux modes de vie.

Je signale aussi un autre danger : les chrétiens pourraient développer une nouvelle méfiance vis-à-vis des sciences. Non, l'engagement des chrétiens doit bien être positif et naître de l'émerveillement et de l'amour d'hommes et de femmes pour eux-mêmes et pour le monde qu'ils habitent et travaillent. Si l'écologie et les choix politiques, de société et de comportements individuels s'appuient sur des observations du réel qui se transforme sous nos yeux, mais aussi du fait de

nos mains – je pense ici aux changements climatiques –, ils ont aussi, et même d’abord pour les croyants, un motif spirituel.

Tel est le regard qu’a choisi de porter l’Observatoire Foi et Culture de la Conférence des évêques de France. Cette réflexion met en œuvre, à côté d’autres initiatives, un des trois chantiers donnés à l’Église catholique de France par Mgr Pontier à Lourdes lors de la récente assemblée des évêques. Elle s’appuie également sur l’engagement résolu des trois derniers papes, dont le pape François dont on attend une encyclique sur ce sujet.

L’écologie, un enjeu spirituel

Au-delà de ces réflexions préliminaires, ce sont les enjeux spirituels de l’écologie que nous voulons interroger aujourd’hui.

Je dois cependant préciser ce que nous entendons par le titre du colloque : *Sauver la création*. Il n’est bien entendu pas question, pour l’évêque que je suis, d’oublier qu’il n’y a qu’un seul Sauveur, le Christ Jésus. Cependant, confesser Dieu, sa puissance créatrice et son amour, c’est aussi le glorifier dans les créatures qui sont à son image et ressemblance, les hommes et les femmes.

Le mardi 25 novembre 2014, à Strasbourg, le pape François disait aux députés européens :

Notre terre a besoin de soins continus et d’attentions ; chacun a une responsabilité personnelle dans la protection de la création, don précieux que Dieu a mis entre les mains des hommes. Cela signifie, d’une part, que la nature est à notre disposition, que nous pouvons en jouir et en faire un bon usage ; mais, d’autre part, cela signifie que nous n’en sommes pas les propriétaires. Gardiens, mais non propriétaires.

Au titre *Sauver la création*, est adjoint un sous-titre : *Écologie, enjeu spirituel*. Que veut-dire spirituel ? Pour le christianisme, la spiritualité n’est pas une réalité abstraite ; elle n’est pas étrangère à l’ensemble du créé. C’est tout entier que l’homme est un être spirituel. De même, le cosmos, l’univers – quelque nom qu’on lui donne – est aussi un monde spirituel, un monde dans lequel se reconnaît, se lit et se dit la présence de Dieu. C’est avant tout pour cette raison que les chrétiens confessent que Dieu est créateur de toute chose, de l’homme et de la femme certes, mais aussi du cosmos, ou de la nature, pour employer encore un autre vocable.

Pour les juifs et les chrétiens, la connaissance qu’ils ont de Dieu leur vient de lui-même, de ce qu’il a révélé de lui-même et qui est porté par écrit dans la Bible. Or la Bible dit sans cesse la modestie, la fragilité, et de Dieu lui-même et de son œuvre. C’est le plus petit de tous les peuples, Israël, qui est appelé et choisi par Dieu. Et c’est l’humble serviteur, Jésus Christ, qui est manifesté comme Fils de Dieu et Sauveur. C’est donc à travers la modestie que Dieu peut être révélé.

Pourtant, l’histoire biblique montre sans cesse que les « élus » sont toujours tentés de fuir cette modestie et de montrer leurs muscles. C’est le roi David qui recense son peuple et qui veut construire le plus beau des temples. Ce sont les communautés chrétiennes qui connaîtront aussi la tentation d’être tout, de déterminer la vie sociale dans toutes ses composantes, au risque d’oublier le principe évangélique : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Cette tentation peut s'exprimer en termes de dérive « centriste », au sens où il s'agit d'ériger une réalité comme un centre, ce qui conduit à comprendre le reste, tout le reste, en fonction d'elle, et parfois en vue de ses intérêts. Ainsi le géocentrisme, l'héliocentrisme, l'anthropocentrisme, même le christocentrisme... Et encore, ces formes de « centrisme » manifestent une certaine envergure, ce qui est moins le cas de ce qui est favorisé par Facebook, Tweeter et autre Google+ : ici, il s'agit d'égo-centrisme.

Or Jésus ne se présente jamais comme le centre ; il conduit ailleurs, il conduit vers le Père. Et pourtant, de ce fait, il n'est pas exclu, il existe toujours, mais il est inscrit dans une relation : il est le Fils, et il est aussi le frère.

Comprendre la création en termes spirituels, vouloir sauver la création, c'est dès lors choisir de ne pas la comprendre, de ne pas la saisir, c'est-à-dire de ne pas mettre la main sur elle ; c'est plutôt choisir de l'aborder dans un jeu de relations et non comme une chose, voire une réserve de matières inertes, même si celles-ci sont douées de vie – je pense ici à la gent animale.

Sauver la création, c'est aussi sauver l'homme, c'est l'appeler à se libérer de cette tentation de se placer au centre. S'il y succombe, il aura beau se mettre au centre et s'y maintenir, un jour ou l'autre il s'y trouvera seul.

Pour celui qui est au centre, que ce centre soit une personne, un pays, un système, ou même une religion, l'autre n'existe qu'en fonction de lui, soit comme un faire-valoir, soit comme un ennemi, ou encore pour son seul profit. Refuser d'être le centre, combattre la tentation de la toute-puissance, c'est s'interdire de prendre, de ravir ; c'est ouvrir les mains. Tel est le geste qu'Adam et Ève, dans le livre de la Genèse, ne sont pas capables d'accomplir. Sans confiance ni en Dieu ni en eux-mêmes, ils ravissent plutôt que d'accueillir, et ce faisant ils blessent le jeu des relations, avec Dieu, entre eux et avec l'ensemble du créé.

Une écologie qui inscrit dans un cadre plus vaste que l'hexagone

Les enjeux écologiques s'inscrivent toujours dans des situations concrètes, dans des contextes spécifiques. Il n'y a pas d'« écologie hors sol » ! La question ne peut donc se poser dans le cadre étroit de ce village qu'est la France – ceci tout respect dû à notre pays. Les frontières politiques n'arrêtent rien, même pas le nuage de Tchernobyl ! Nous sommes dans une société mondialisée, et ceci a plusieurs conséquences qui sont autant d'appels.

Dans ses *Trois leçons sur la société post-industrielle*¹, l'économiste Daniel Cohen tient ces propos :

Si la mondialisation ne diffuse pas spontanément la prospérité matérielle à l'ensemble des pays pauvres, elle en diffuse pourtant bel et bien les images. Il existe en effet une différence fondamentale entre la mondialisation présente et celles qui ont précédé : chacun peut devenir spectateur d'un monde auquel, bien souvent, il ne peut participer comme acteur [...]. La moitié pauvre du monde, celle qui vit avec moins de 2 \$ par jour, est privée des attributs du monde riche. Mais ses aspirations y sont indexées.

1. Coll. « La République des idées », Seuil, Paris, 2006, p. 55.

Daniel Cohen étudie ce phénomène de la mondialisation au regard de la démographie :

Entre aujourd'hui et 2050, la population mondiale va croître de plus de 50 %, pour l'essentiel du fait de l'augmentation de la population pauvre [...]. Le monde de 2050 verra se multiplier les difficultés du monde présent : il y aura deux fois plus de riches, ce qui posera des problèmes écologiques considérables. Et il y aura toujours beaucoup de pauvres, peut-être davantage qu'aujourd'hui, ce qui signifie que le déséquilibre entre richesse et pauvreté restera massif.

Ces déséquilibres poseront à la gouvernance du monde des questions difficiles et urgentes. L'enjeu écologique est sans aucun doute le plus important. La terre n'est pas compatible avec une extension des modes de consommation écologiques actuels à la Chine et à l'Inde. Qui pourra faire émerger un consensus en ce domaine ?²

Notre problématique nous inscrit dans un horizon qui révèle les limites du temps et de l'espace qui semblent occuper médias, voire nos gouvernants. Le dessein de la carte des régions françaises, tout comme l'horizon politique qui est focalisé sur l'élection de 2017, s'avère bien peu de choses alors qu'il s'agit d'être citoyens d'un monde dont nous avons compris l'unicité et l'interdépendance.

Alors, que faire ?

Oui, que faire ? L'histoire nous enseigne à préférer la modestie aux discours péremptaires. Nous ne mesurons pas les effets à moyen et à long terme des choix que nous posons aujourd'hui.

Dans les années 50, les mêmes mouvements chrétiens qui prônent aujourd'hui l'agriculture biologique sont ceux qui ont encouragé l'agriculture productiviste ; mais sans doute le fallait-il, nous étions au sortir de la guerre.

Dans les années 60, pour loger la population, on a édifié de grands ensembles à la périphérie des villes, et l'on mesure aujourd'hui quel type de vivre ensemble, ou plutôt de non vivre ensemble, ils produisent.

Gardons la modestie du discours. Cependant, l'urgence des défis écologiques permet-elle encore la modestie ? Et pas tant du discours que des comportements ?

La « France périphérique et populaire » se distingue de plus en plus économiquement, socialement et culturellement des métropoles, écrit le géographe Christophe Guilluy. La question d'un modèle de développement alternatif sur ces territoires est désormais posée. Le développement économique basé sur une offre et une demande locales (circuits courts, économie circulaire, économie sociale) est évidemment souhaitable, mais ces initiatives ne seront durables que si elles s'inscrivent dans un processus global de relocalisation des activités industrielles. Ce processus n'aura cependant aucune chance d'aboutir sans une remise en cause d'un modèle économique, pertinent pour les métropoles, mais destructeur pour cette France industrielle et résidentielle. Mais aucun modèle alternatif ne sera envisageable sans l'émergence d'un rapport de force politique capable de peser face au modèle économique dominant et notamment face aux métropoles³.

2. *Ibid.*, p. 58-59.

3. CHRISTOPHE GUILLUY, *La France périphérique. Comment on a sacrifié les classes populaires*, Flammarion, Paris, 2014, p. 164-165.

Choisir l'enjeu spirituel de l'écologie n'éloigne pas des choix concrets que nous aurons toujours à faire et à refaire. Ceci encourage à une économie d'usage plus que de propriété, à une économie circulaire plutôt que d'obsolescence.

Un engagement des plus hautes figures de l'Église catholique

Vous savez que l'on annonce la prochaine parution d'une encyclique du pape François portant sur l'écologie. Sans parler de ce dont je ne suis pas informé, je souligne simplement que le choix d'un nom exprime un projet : François, c'est le pauvre d'Assise et l'homme qui chante la nature et l'ensemble de la création.

Mais, sans parler à la place du pape, que je citais il y a un instant dans son discours au Parlement européen, je vous livre ces propos de son premier collaborateur, le cardinal Pietro Parolin, secrétaire d'État du Saint-Siège. Il a pris la parole lors du sommet sur le climat organisé par les Nations-Unies à New York, le mardi 24 septembre 2014 :

Le changement climatique – disait-il – ne pose pas seulement des questions scientifiques, environnementales et socio-économiques, mais aussi et surtout sur le plan éthique et moral, car il touche tout le monde, en particulier les plus pauvres d'entre nous.

Rappelant l'existence d'un « *impératif moral d'agir* », le secrétaire d'État du Saint-Siège a dénoncé « *l'inaction humaine* » face à ce problème, alors que l'augmentation des concentrations de gaz à effet de serre dans l'atmosphère est due précisément à l'activité humaine. Dans un monde dont les habitants sont devenus interdépendants, « *il n'y a pas de place pour la mondialisation de l'indifférence, de l'économie de l'exclusion ou la culture du jetable* », a-t-il ajouté.

Si l'on veut vraiment être efficace, nous devons mettre en œuvre une réponse collective fondée sur une culture de la solidarité, de rencontre et de dialogue, qui devrait être à la base des interactions normales au sein de chaque famille », poursuit-il, avant de mentionner « les efforts importants » entrepris par la Cité du Vatican pour « réduire sa consommation de combustibles fossiles.

Toutefois – a poursuivi le cardinal Parolin –, parler de réduction des émissions est inutile si nous ne sommes pas prêts à changer notre mode de vie et les modèles dominants actuels de consommation et de production. Le Saint-Siège attache une grande importance à la nécessité de promouvoir l'éducation à la responsabilité environnementale, qui vise également à protéger les conditions morales d'une authentique écologie humaine.

Au début du mois de novembre 2014, à Lourdes, Mgr Pontier, archevêque de Marseille et Président de la Conférence des évêques de France, disait dans son discours de clôture de l'assemblée :

En décembre 2015, Paris accueillera la conférence sur le climat CPO 21 [...]. Que cette conférence se déroule à Paris l'année prochaine, la même année où le pape François viendra lui-même à la rencontre de l'Église qui est en France, invite à une mobilisation importante de nos diocèses puisqu'il ne cesse de nous interpeller sur l'impact de cette « globalisation de l'indifférence » et sur la « culture du déchet » que nous laissons s'installer dans notre économie et nos relations sociales.

Ces défis planétaires sans précédent peuvent aussi être l'occasion d'une salutaire prise de conscience et devenir des opportunités pastorales pour inventer de nouveaux modes de vie.

Je désigne d'un terme religieux – religieux mais aussi éthique – ce qui est devant nous, et qui l'est dès aujourd'hui : c'est à une conversion que nous sommes appelés. Une conversion qui n'est pas à comprendre en termes de perte, mais de gain, de gain en qualité de vie même si cela passe par un amoindrissement en quantité.

Dans la conversion, il ne s'agit pas de se concentrer sur tel ou tel objectif particulier ; il ne s'agit de se centrer sur son petit moi, mais plutôt de se décentrer, d'élargir l'espace de sa tente aux dimensions de l'amour de Dieu qui crée aujourd'hui le ciel, la terre, les hommes et tout le cosmos, celui devant lequel le robot Philae nous émerveille ; Il s'agit d'élargir son cœur et ses énergies à l'humanité une et pourtant si diverse, et aussi d'élargir son horizon de temps et d'histoire aux générations dont nous recevons le legs et à celles auxquelles nous léguerons.

*

Bienvenue à tous, et tout particulièrement aux hommes et aux femmes qui prendront la parole aujourd'hui. Les remerciant tous, je salue tout particulièrement M. Michel Rocard, et je lui exprime toute ma gratitude. Sa présence et sa parole sont gage d'expérience, de responsabilité et de hauteur de vue. Voici où veulent se situer notre réflexion et nos échanges de ce jour. ■

Élargir le champ¹

M. Michel ROCARD
Ancien Premier ministre

C'est avec un peu de surprise, d'étonnement et beaucoup de fierté, que j'ai reçu, moi le parpaillot, le socialiste, une invitation de la Conférence des évêques de France pour cette réunion – invitation à laquelle je me suis rallié « coudes aux corps », bien entendu ! Une participation à un combat de plus... J'étais tout de même un peu surpris, parce que dans aucun des domaines intellectuels, techniques, scientifiques, qui peuvent être corrélés à notre sujet d'aujourd'hui, je ne suis arrivé au sommet du savoir – mieux : à la vraie création. Je ne suis là que parce que mon expérience est faite de l'interférence entre de multiples combats, séparément, chacun prenant des positions sur les conditions dans lesquelles se passe l'autre.

Je vais donc vous présenter quelques réflexions sur des thématiques diverses, peut-être un peu étranges ici ou là.

*

J'ai une précaution méthodologique : j'ai croulé sous une avalanche de propos élogieux dans les deux présentations, Mgr Wintzer, archevêque de Poitiers, et Jean-Pierre Chaussade, notre président de séance en ont rajouté². Il me faut corriger une chose en toute humilité, pour ce qui est de l'Antarctique. Les ténébreuses manœuvres des hommes pour mettre l'ordre dans les affaires comportent parfois des coups de bluff. À ce titre, une des scènes rares qui ont réussi concerne l'Antarctique.

1. Titre reprenant une expression du texte et donné par les éditeurs des actes du colloque où l'auteur est intervenu. [Note des éditeurs – ci-après : N.d.E.]

2. Texte de la présentation de M. Jean-Pierre Chaussade, diacre du diocèse de Paris, membre de l'Observatoire Foi et Culture, chargé de présider la séance où est intervenu M. Rocard : « Nous sommes très honorés d'avoir avec nous ce matin Michel Rocard, ancien Premier ministre, et depuis 2009 ambassadeur de France, chargé de la négociation internationale sur les pôles. Il a été ministre de l'Agriculture, Premier ministre, puis député européen. Comme tout le monde le sait, il a marqué la vie politique française. Il est mobilisé dès la décennie 1980 sur les questions environnementales Il a été l'initiateur de l'Appel de La Haye (11 mars 1989) préconisant des mesures urgentes et à l'échelle mondiale de lutte contre le réchauffement climatique. Il a été également à l'origine des négociations qui ont conduit au Protocole de Madrid, entré en vigueur en 1998, protégeant l'Antarctique et, en collaboration avec l'ONG Le Cercle polaire, il a été corédacteur de la résolution européenne sur la gouvernance arctique du 9 octobre 2008. En 2009, il a présidé la Conférence des experts sur la contribution climat énergie. Avec un tel bilan, Michel Rocard était la personnalité désignée pour ouvrir ce colloque. Monsieur le Premier ministre, vous avez la parole. » Les autres intervenants de cette séance de la matinée, après l'introduction de Mgr Wintzer et la communication de Michel Rocard, étaient Mgr Stenger, Dominique Bourg, Alain Grandjean et Elena Lasida. [N.d.E.]

Mais nous avons été deux compères et je ne saurais oublier qu'il a bien fallu être deux. L'autre était comme d'habitude un copain. Vous entendez bien que pour la confiance, c'est suffisant. C'était le premier ministre d'Australie de l'époque. L'Australie était le premier voisin de la Nouvelle Calédonie, vous le savez bien. Quand, dans ce pays, nous avons dû faire face à l'insurrection d'une population opprimée, c'était bien loin. 20 000 kilomètres, c'est beaucoup. Et puis les médias éloignaient l'effet de proximité. Le seul qui était vraiment proche, c'était lui. En France, tout le monde s'en moquait un peu. C'est à dire que nous avions une grande latitude sur quoi faire. Et donc j'ai essayé de ne pas faire comme d'habitude : taper puis négocier après. J'ai essayé de négocier avant pour ne taper éventuellement qu'après. Et ça a marché. Mais mon complice était Robert Hawke, premier ministre de l'Australie. La suite pour l'Antarctique découle de la confiance née à ce moment. Je n'aurai pas fait tout ce numéro s'il n'y avait pas eu ce type-là. Il y aurait injustice à me l'imputer à moi seul.

*

Bref. J'ai d'abord eu une émotion qui confine à la joie en découvrant le titre que vous avez donné à cette journée d'étude : *Sauver la création*. Le mot n'est pas mineur, et de fait elle est menacée. Il est de fait aussi que, dans l'histoire de la pensée, un tel pari est un peu nouveau. On s'occupe surtout des hommes. Et jusqu'à présent, et pour quelques millénaires, penser sur les hommes eux-mêmes suffisait à nos réflexions. Or il faut élargir le champ, car il y a une menace sur le champ. D'où le choix de ce titre au nom duquel j'ai répondu en courant à votre appel pour dire le peu que j'ai découvert. Le peu que j'ai découvert, au fond n'apportera à aucun de vous aucun élément scientifique inconnu. N'espérez rien de tel. Mais des pistes de recherche. Plus spécialement là où les savoirs ne se rencontrent pas. Là où la convergence de ce que l'humanité a appris n'a pas encore fait sa rencontre. J'évoquerai donc ce thème sous six rubriques successives.

1.

La première, qu'on pourrait appeler « défendre la vie » ne se limite pas à la vie humaine, pas seulement à ce télescopage de la science et de la théologie, en ce qui concerne l'espèce humaine, les conditions dans lesquelles elle vit et ce qui peut en advenir...

Je reçois profondément le message non seulement de nos grandes « religions du livre », et peut-être aussi celui du bouddhisme, une des religions non « du livre », mais que je respecte pour son message, qui est en général pacificateur et hostile aux hiérarchies abusives. Elles concentrent leur message sur la personne humaine, sur l'homme dans la création, et s'y sont limitées pendant très longtemps. Retrouvons là d'ailleurs les travaux de tous nos millénaires d'expérience et de découvertes scientifiques, qui se sont penchés sur les hommes beaucoup plus qu'autre chose. Or, Mgr Wintzer le rappelait à l'instant, il s'agit de la création par notre Seigneur du monde visible et invisible. Merci de l'avoir rappelé. Nous le découvrons maintenant. C'est la science qui nous le dit, plus que notre pensée religieuse. La science nous dit que la création est un mélange, un ensemble indélébile. Tout est en interaction, avez-vous dit, Monseigneur. Nous sommes en train de découvrir que la relation de notre niveau de vie avec la salinité des océans, avec notre chaîne alimentaire, et

avec tout ce qui est vivant est interdépendante. Et ces chaînes des interdépendances sont établies sur des constats élaborés scientifiquement, que l'on mette derrière une connotation à l'aspect religieux ou non. Cette découverte est valide et concerne aussi les non-croyants, je pense.

Tout de suite, il découle de ce premier constat quelques autres. Le premier, c'est qu'il ne s'agit pas seulement de sauver la vie, mais de la protéger contre la souffrance. Sauver la création, ce n'est pas seulement sauver la vie purement et simplement. Cela, en matière de comportement des hommes et de législation entre les hommes, n'est pas sans importance.

Puis, nous vivons une autre période scientifique étrange : celle où le positivisme issu des Lumières rencontre peut-être sa limite – ce positivisme qui avait rêvé de voir le monde régi par la raison, la raison disciplinée aux enseignements de la science, sans distinguer entre les sciences que leurs détenteurs veulent dures pour mépriser les autres : mathématiques, physique, sciences exactes, chimie, et ces autres sciences que les mêmes appellent molles, pour afficher un discrédit, alors peut-être que leur rôle est d'une grande importance, puisque ce sont les sciences de la vie, celles qui dans la vie s'occupent précisément des hommes. Or le positivisme n'avait pas retenu ce télescopage, et l'histoire terrible du XX^e siècle, c'est la rencontre des limites de la raison. Et c'est la rencontre du fait que l'organisation de toute vie politique suppose la prise en compte des dimensions de ce qui vit, y compris d'abord la personne humaine dans toutes ses dimensions qui sont loin d'être seulement rationnelles et dont les dimensions non rationnelles sont aussi un appel. Or la science – et la physique essentiellement, la plus récente – nous entraîne vers des pistes que je ne connais pas (je ne suis pas moi-même scientifique), mais sur lesquelles je crois que nous sommes obligés de pousser la réflexion. Je pense à ces théories du chaos qui révèlent une espèce de tropisme auto-organisateur de la matière, dont on ne voit pas très bien s'il serait dû à un créateur, mais qu'on observe en tant que tel et qui rallie même les non-croyants et auquel nous devons la vie. Ce tropisme que l'on observe dans toute la matière, même vivante, ouvre aussi des pistes quant à la structuration de ce qu'on est en train d'essayer de sauver. Tout cela me paraît important.

Et nous débouchons tout de suite au passage sur une annexe juridique médiatisable de nos travaux : si le problème n'est plus seulement la créature humaine et son mode de vie, mais le respect que l'on doit à la vie toute entière, vous comprenez que le premier débat législatif en cours en ce moment est un débat sur le statut de l'animal, que jamais nous n'avons reconnu dans un texte de loi comme un être sensible. Le texte et la jurisprudence viennent petit à petit, mais l'interrogation est scientifique assurément, et aussi théologique. Je vous la laisse, je ne suis point théologien et n'y prétend pas.

2.

Ma deuxième remarque sera un peu plus insolente et peut-être un peu plus brève. Je suis devenu agnostique. Je suis un enfant de la concurrence : de l'Église réformée. Je n'en suis pas sans fierté. Je trouve qu'elle ne s'est pas trop déshonorée historiquement. Mais je suis un chrétien « sociologique » si vous voulez. J'ai toujours eu un grand respect pour les conditions de mon éducation.

Je continue à témoigner de ce respect, et je tiens à l'afficher. Mais c'est au nom même de ce respect que j'ai une certaine lecture du message de nos grandes religions. La lecture de celui qui est devenu agnostique, sinon incroyant, est quand même que le message principal, l'occupation centrale de nos grandes religions, est de s'occuper des conduites de morale privées. Dans le reçu général du message des religions, je trouve que les règles du jeu, les règles collectives autour desquelles nous nous organisons n'ont pas reçu une attention générale aussi exigeante que celle qu'a reçue la conduite des morales privées. Or c'est l'interaction générale qui donne de l'importance à ces problèmes.

J'en prendrai deux exemples tout à l'heure pour les parties suivantes. L'une sera le statut de l'argent, le fameux ensemble de règles du jeu, il faut définir par rapport à quoi il y a un but. Et l'autre sera le statut de la souveraineté nationale, la gloire de notre histoire, notre fierté de Français. J'espère avoir été un citoyen à peu près convenable, un serviteur de ce pays dans des fonctions ministérielles. Je pense qu'une certaine vision de la France a été plutôt améliorée par quelques acceptations sur les limites de notre domination. Je tiens pourtant la souveraineté nationale en son absolu respect, comme sa place omniprésente comme concept de référence dans toute l'organisation des hommes, pour un poison dangereux, comme interdictif de toute idée d'une régulation de l'humanité contraignante sur nos règles du jeu et le respect de la vie.

3.

J'y viendrai après. Mais auparavant, il me faut évoquer mon troisième point, qui est le point pessimiste. Sur celui-là, la Conférence des évêques pourrait décider d'un séminaire d'une semaine ou deux. Je peux me contenter d'une phrase – je ne sais pas très bien comment traiter le sujet –, mais je tiens à vous dire fermement ma conviction que le politique n'y suffira pas. Il y a à ça des quantités de raisons.

La première est que nous vivons une phase de malaise politique terrible, principalement dû à l'inefficacité du politique en matière de l'organisation de nos vies. Mgr Wintzer évoquait tout à l'heure aussi bien le chômage, la pauvreté, la précarité du travail dans son propos initial. Quand la cité ne marche plus, les politiques sont les coupables, puisqu'ils sont là pour ça. Je connais bien.

En tout cas, nos règles du jeu aussi peuvent avoir leurs incertitudes, leurs doutes thématiques et scientifiques ou leurs ratés, leurs erreurs. Le problème de la solution du chômage est pour moi très analogue à celui du sida : l'un et l'autre sont une maladie socialement honteuse, qu'on n'ose pas déclarer à sa femme, ses voisins, ses partenaires, ses amis... On sait peut-être quand on y entre, mais pas du tout quand on en sort, et plus le monde va, plus la chute en chômage est quasi définitive. Mais on sait surtout que la découverte du vaccin ou du traitement efficace est encore en laboratoire.

Ma conviction est que ce sont nos règles générales de fonctionnement de l'économie qui font fausse route. Nous sommes à une crise de découverte de la non-pertinence des paradigmes d'une déno-

mination particulière dans les grandes variétés de la science économique qui s'appelle le monétarisme. Son innovation théorique, pour assurer l'excellence des fonctions du marché, consistait à renvoyer le chômage, du cœur qu'il était de la recherche économique, pour Ricardo, pour Smith, comme pour Marx et pour Keynes³, à un produit marginal d'un sous-équilibre en dysfonctionnement sur le marché du travail dont la charge incombe à la charité publique et à la police.

Le politique que je suis peut vous dire qu'il ne nous vient rien de la science dans ce domaine-là pour améliorer le problème. Je n'embouche pas la trompette de la dénonciation politique pour impuissance, mais je souhaite que la science s'en occupe vite. Ceci, qui ne concerne pas l'écologie et la création, est au cœur de l'affaiblissement général de la politique d'aujourd'hui, et en tout cas dans le monde développé, celui où tout se détraque. C'est cette panne scientifique qui entraîne l'affaiblissement du politique – affaiblissement terrifiant puisqu'il le délégitime et, le délégitimant, lui rend de plus en plus difficile, sinon presque impossible, de prendre des décisions vraiment contraignantes en matière de revenus et de sanctions. Pour imposer des comportements, des interdictions ou des décisions de sacrifice financier, il faut une grande légitimité. Quand elle n'est plus là, s'agissant même de sauver la création, sans légitimité, le politique n'y travaillera plus.

Il y a une deuxième raison : c'est que notre système médiatique a réussi à remplacer l'imprimé par l'écran, dans notre art de communiquer entre nous. Que ce soit celui de la télévision, du cinéma ou du téléphone portable. Ce remplacement singulier dans l'apport de nos valeurs, de nos cultures – car l'écran a largement remplacé l'école, et le soutien familial est tout à fait impuissant à y remédier – a fait disparaître deux choses de la pensée commune de l'humanité, de notre manière d'échanger. Et par conséquent aussi de l'horizon des réflexions gouvernementales.

La première est le long terme. Tout est pour l'instant, rien ne peut passer à la télévision si l'horizon de décision de résultat en est postérieur à la prochaine campagne électorale, et il vaut mieux simplement que ça porte sur le court terme. Ce qui conduit le gouvernement à se résumer à l'art de l'effet d'annonce. Il faut annoncer assez de choses qui fassent plaisir pour garder des votes. Plus jamais on n'a de mesures de résultat de l'annonce un an ou deux après.

Et au-delà même de la longue durée décédée dans nos techniques de communication, la deuxième disparition est celle de la complexité. Avec mon ami Edgar Morin⁴, on se bat pour défendre le principe même du respect de la complexité, avec ce qu'elle impose au sommet des savoirs d'interdisciplinarité. Les détenteurs de haut savoir dans la société contemporaine s'abritent trop derrière le caractère pointu de leurs savoirs séparés, n'osent pas trop se lancer là où les savoirs se rencontrent mal, par exemple dans la confrontation entre les règles du système économique et les exigences de la nature.

3. L'Écossais Adam Smith (1723-1790) et l'Anglais David Ricardo (1772-1823) sont considérés comme les premiers penseurs de l'économie « libérale ». L'Allemand Karl Marx (1818-1883) et l'Anglais John Maynard Keynes (1883-1946) se sont à l'inverse attachés à penser la nécessité d'égalité et de justice dans l'économie et à en définir les moyens. [N.d.E.]

4. L'œuvre d'Edgar Morin (né en 1921) explore la « complexité » (comme enchevêtrement : *cum* en latin, d'entrelacements : *plexus*) de la pensée dans une approche « transdisciplinaire ». Voir *Introduction à la pensée complexe*, Seuil, Paris, 1990, et *La complexité humaine*, coll. « Champ », Flammarion, Paris, 1993. [N.d.E.]

Je pense, pour ces raisons, que le politique, comme Dieu selon Nietzsche – souvenez-vous de cette phrase : « Dieu est mort »⁵ –, est lui aussi devenu objet de sarcasmes. Mais il faut bien que les chansonniers, les humoristes et les caricaturistes rigolent de quelque chose.

Ce dont on peut se moquer, faute de pouvoir toucher à Dieu, donc c'est le politique aujourd'hui. Ce qui aggrave naturellement son impuissance et sa délégitimation. Je représente ici une race de vaincus. Les grands décideurs d'aujourd'hui sont les grands banquiers et les directeurs d'antenne du magazine de 20 heures qui décident de ce qui va passer ou pas passer. Nous, les politiques, on n'a plus ce pouvoir.

4.

Il faut tenir compte de tout ça, et regarder par exemple deux sujets. Je crois que dans le drame que vit la relation de l'espèce humaine avec la nature, le drame que vit la nature elle-même, il y a de multiples coupables, des insuffisances d'éthique et du savoir, mais le principal est la cupidité et la voracité, qui conduit l'humanité à vouloir accumuler toujours plus d'argent. Depuis le passage de la Chine à un capitalisme d'État et l'implosion du communisme, c'est le cas du monde entier, qui est sous dominance de la religion dite chrétienne. On a laissé passer tout ça.

Or le peu que nous savons des raisons de la crise en général, c'est qu'il y a crise par des déséquilibres, des excès de certains usages de l'argent par rapport à d'autres. Prenez ce chiffre hallucinant de 800 trillions de dollars, qui décrit le montant des liquidités mondiales en circulation. Il représente trois fois le produit mondial. L'usage qui en est fait est pour 3 % de payer des importations ou des exportations ou des services et pour 97 % de jouer sur les marchés spéculatifs. C'est permis par nos règles du jeu, puisque, dans nos règles du jeu, le marché est une chose qui permet la concurrence.

Tout ce qui ne marche pas est une sanction, issue d'un déséquilibre ou d'un dysfonctionnement du marché ? Je n'en crois plus rien. Les politiques ne suffiront jamais à le dire. Il faut une autorité qui vienne d'ailleurs, par exemple de nos Églises, pour oser présenter un message de cette nature.

5.

Sur la souveraineté nationale, je dirai d'un mot simplement qu'il a fallu six mille ans d'histoire et dix mille guerres pour que l'humanité prenne enfin conscience qu'elle a besoin d'une organisation collective. Il a fallu trente millions de morts pour légitimer la première. Ça s'est appelé la SDN en 1919 après la Guerre de 14-18.

La souveraineté nationale veillait. L'Amérique n'a pas ratifié le traité, le tuant. L'Italie s'est assise sur cette Société des nations en se moquant. Elle a eu le temps de faire négocier deux nouveaux traités, puis est morte dans le ridicule. L'humanité retournait à son plaisir habituel : la guerre. Cinquante millions de mort : le prix de la seconde organisation internationale, indépendamment

5. L'expression se trouve dans *Le Gai Savoir* (1882), III, 108, 125, 343, et au début (« Prologue », 2) d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (1883). [N.d.E.]

des violences civiles internes aux différents régimes : cent millions au total. Ainsi est née cette immense aventure, l'ONU : des agences dans tous les coins, un pouvoir de contrainte enfin dans la charte. Mais ce pouvoir de contrainte dans la charte est légitimé par le consensus derrière. Et puis il y a le veto – maudit veto – des cinq membres permanents du Conseil de Sécurité. Regroupez le tout – je ne ferai pas le détail –, mais c'est un de mes combats de tous les jours : le veto a empêché le monde entier de s'organiser en n'acceptant jamais une législation contraignante.

Je voulais dire ici ma dénonciation de ce qui est un attentat à la vie de la création et de l'espèce humaine, et je crois qu'il faut améliorer le diagnostic. Même les publicistes maintenant. Mme Monique Chemillier-Gendreau par exemple, a écrit un livre fabuleux : *De la guerre à la communauté universelle*⁶, qui fait l'analyse du déshonneur et de la désintégration progressive du concept de souveraineté nationale dont il est temps qu'elle en appelle aux maîtres de nos consciences que sont parfois les journalistes.

6.

Ma conclusion sera mon sixième point (et ce sera ma seule phrase en qualité de fidèle de l'Église réformée de France) : depuis toujours nos Églises appellent à l'action civique, à la militance civique, en conseillant l'engagement. Elles ont beaucoup poussé au comportement électoral, condamné l'abstention. Mais il y a une crise du militantisme. Nos deux grands outils militants : les partis et les syndicats, se sont enterrés dans le nationalisme. Ils sont incapables d'en sortir. Les partis sont les grands cadavres ambulants de la politique ; les syndicats un peu moins. Mais jamais la presse ne nous a rappelé qu'était née il y a moins de dix ans une Confédération syndicale internationale qui, pour la première fois depuis plus d'un siècle, rassemble en une organisation unique l'ensemble des organisations de travailleurs, et qui ont là une grande vocation⁷.

En tout cas, la fonction de substitution, la fonction de suppléant est assurée par des ONG. Ce sont des organisations bénévoles, à vocation internationale. Toutes se veulent étrangères à leur langue d'origine, à leur nation d'origine, aux intérêts économiques, même stratégiques, dans leur pays d'origine, pour mener leurs combats de défense. Ces ONG sont petites, peu nombreuses. Elles ont déjà assuré la signature du traité de condamnation des mines terrestres. C'est elles aussi qui ont arraché la création d'une Cour pénale internationale pour dirigeants criminels, contre la volonté de la totalité des États. Un militantisme à réhabiliter.

Ma suggestion, c'est que nos Églises se mettent à parler plus fort. On a besoin d'elles. Je représente ici le politique qui sait qu'il n'a plus de pouvoir. ■

6. Monique Chemillier-Gendreau est professeur émérite de droit international à l'Université Paris VII-Diderot. Son livre est paru chez Fayard à Paris en 2013. [N.d.E.]

7. La CSI regroupe depuis 2006 la Confédération internationale des syndicats libres (anticommuniste, fondée en 1949), la Confédération mondiale du travail (rassemblant depuis 1919 des syndicats d'origine chrétienne) et des organisations non affiliées comme la CGT et la FSU françaises, la CTA argentine ou l'OPZZ polonaise. La Fédération syndicale mondiale, autrefois dominée par l'Union soviétique, reste à l'écart de ce rapprochement, avec des syndicats à Cuba, en Grèce, dans certains pays « émergents » ou du Tiers Monde et, en Occident des branches syndicales résolument « anticapitalistes ». [N.d.E.]

Sauver *toute* la création¹

Mgr Marc STENGER

Évêque de Troyes

Président de Pax Christi France

Chrétiens et écologie

On peut dire que la conversion des catholiques de France aux questions écologiques est un phénomène relativement récent. Il n'en reste pas moins que la thématique de l'écologie n'est pas absente aujourd'hui des préoccupations des évêques et de l'Église de France. L'organisation du colloque *Sauver la création. Écologie en enjeu spirituel* par l'Observatoire Foi et Culture de la Conférence des évêques de France (CEF) en est un signe éclatant. Par ailleurs, diverses instances catholiques sont engagées sur ce thème. Je cite pour mémoire de Conseil famille et société de la CEF, Pax Christi. Et, si on regarde à la base, on trouve de nombreux groupes réunis autour des questions environnementales. Jean-Marie Pelt disait un jour en conférence que, s'il répondait aux sollicitations de tous les groupes paroissiaux qui lui demandent de parler de ces questions-là, il pourrait remplir son agenda 365 jours dans l'année. Dans cette même optique, en 2010, les évêques ont choisi de lancer un groupe de travail, dont ils m'ont proposé l'animation et nous avons produit un petit opuscule, *Enjeux et défis écologiques pour l'avenir*², destiné à la réflexion des personnes et des communautés.

La crise écologique

Tout le monde sait que la crise écologique que nous vivons suscite une grave inquiétude dans notre société. En tant que chrétiens, nous sommes concernés à double titre. D'abord, nous rejoignons l'inquiétude – ou le manque d'inquiétude quelquefois – des hommes et des femmes de notre époque, car nous faisons partie du monde d'aujourd'hui. La deuxième raison est que nous voulons partager avec eux la recherche d'un nouvel horizon d'espérance, pour ne pas rester désespérés par la situation. Cette recherche ne doit pas être menée dans les nuages, mais au cœur des menaces qui pèsent aujourd'hui sur les équilibres de notre planète et qui interrogent le sens même de notre existence. La crise écologique n'est pas seulement une crise technique ; c'est aussi une crise de sens.

Comment se manifeste cette crise ?

D'un côté, nous voyons que le développement des pays industrialisés, depuis plusieurs décennies, apporte une amélioration des conditions de vie, une augmentation de la durée de vie. Les populations en bénéficient, ce qui plaiderait plutôt pour qu'on continue. Le revers de la médaille est que ce

1. Titre reprenant une expression du texte et donné par les éditeurs des actes du colloque où l'auteur est intervenu. [N.d.E.]

2. Publié en 2012 aux Éditions du Cerf. [N.d.E.]

développement se caractérise par une consommation qui n'a pas de limites et qui conduit inéluctablement au constat que font beaucoup de scientifiques : l'épuisement des ressources naturelles, les changements climatiques, la dégradation des écosystèmes et l'appauvrissement de la biodiversité. De là surgit un grand problème éthique : comment envisager de maintenir les modes de vie que nous avons aujourd'hui et en même temps répondre sur la durée à la demande de croissance légitime des pays émergents et des pays pauvres sans accélérer la dégradation de l'environnement ? Voilà le grand dilemme devant lequel nous sommes.

Mais la solution n'est pas d'essayer de résoudre ce dilemme. Il est impossible d'en imaginer les deux termes ensemble, d'imaginer permettre à ceux qui sont aujourd'hui des pays à niveau inférieur du nôtre de connaître la croissance qu'ils sont en droit de connaître, et arriver à contrôler la dégradation de l'environnement. Il faut penser autrement les choses.

Notre grand devoir, c'est celui-là : la crise écologique introduit une nouveauté radicale dans la manière de penser notre « vivre ensemble ». Nous devons prendre conscience du caractère non durable de notre modèle de développement actuel et du fait que sa poursuite met gravement en danger les possibilités de vie des générations futures. Ceci est un constat que tout homme raisonnable, les chrétiens aussi, peut et doit faire.

Quelles réponses donner, quelles transformations introduire ?

Il ne s'agit pas seulement de changer nos habitudes. Bien sûr, la situation appelle que nous modifions nos comportements quotidiens, et ce ne sera certainement pas facile. Mais ce qui est en jeu, c'est plus que cela ; c'est la conception même que nous avons de ce qu'est une « vie bonne ». Pas seulement les conditions matérielles d'une « vie bonne », mais le projet de vie et de société qui détermine cette « vie bonne ». Là où il y a un rendez-vous entre la foi chrétienne et l'écologie, c'est précisément sur la conception de cette « vie bonne »³. D'une part, nous sommes interpellés par les souffrances générées par la crise écologique, celles d'aujourd'hui et celles qui vont être provoquées dans l'avenir, et d'autre part nous sommes questionnés sur l'action que nous devons entreprendre pour aller à la rencontre de ces souffrances. Nous sommes concernés par la recherche de sens face à cette situation nouvelle par laquelle l'humanité est confrontée. Enfin, nous sommes appelés à un engagement qui donne de l'espérance.

Les constats

Nous sommes interpellés en tant que chrétiens par cette situation : le premier constat qu'on est bien obligés de faire, c'est qu'il y a des hommes et des femmes blessés, au bord du chemin, et vis-à-vis d'eux, nous sommes appelés à l'attitude du bon Samaritain de la parabole⁴.

Les constats, je les rappelle – on ne perd jamais son temps à se les remettre à l'esprit : l'aggravation des sécheresses a déjà des conséquences extrêmement graves sur les populations des pays du Sud ; les catastrophes naturelles dont la fréquence et l'ampleur ont augmenté à cause des changements

3. « Vie bonne » est la traduction reçue d'*eudaimonia* qu'au début de son *Éthique à Nicomaque*, Aristote définit comme le bien suprême d'agir bien pour vivre bien. [N.d.E.]

4. Luc 10, 25-37. [N.d.E.]

climatiques font de nombreuses victimes ; des régions entières sont condamnées à la disparition, du fait de la montée des eaux qui prive les habitants de leurs ressources et les condamne à l'exil ; et enfin les générations futures devront faire face à des conditions de vie hostiles à cause de notre exploitation irresponsable des ressources terrestres.

Toutes ces situations pénibles et ces menaces sont face à nous et nous ne pouvons pas fuir la question : « Qu'as-tu fait de ton frère ? »⁵ Nous devons porter secours à nos frères en difficulté (pensons aux réfugiés climatiques dont on ne parle pas beaucoup pour l'instant, mais dont le nombre augmente).

Au fond, nous devons plutôt être dans l'attitude du bon Samaritain que du prêtre ou du lévite. Nous ne pouvons pas nous contenter de chanter les psaumes de la Création au moment où des frères sont dans de telles difficultés.

Ce que nous pouvons faire, en premier lieu, est de changer nos modes de vie pour limiter autant que possible les conséquences néfastes sur les autres de nos comportements. Les chrétiens sont interpellés aussi en regardant la nature défigurée. Nos sources nous rappellent que la nature, que nous appelons la création, est un cadeau de Dieu. Qu'avons-nous fait, que faisons-nous de ce cadeau de Dieu, de cette création que Dieu nous a confiée – non pour la dominer, mais pour la gérer dans le respect et l'amour ? Qu'avons-nous fait des montagnes, de la mer, des forêts, des animaux ? La question se pose à nous chrétiens, quand on sait que 36 % des espèces de mammifères sont menacées d'extinction à court terme, quand on sait que les écosystèmes sont chamboulés et que le climat est perturbé pour les raisons que nous savons bien.

Mais nous ne devons pas en rester à cette comptabilité, il faut passer à une question plus profonde :

Qu'est-ce que la foi chrétienne nous inspire de faire ?

La réponse est relativement simple à formuler : d'agir résolument. Dans quel sens sommes-nous, nous chrétiens, appelés à agir ? Aimer la création, parce que, pour nous qui prétendons aimer Dieu, aimer Dieu, c'est aimer la création. Nous chrétiens, devons considérer qu'elle nous a été confiée pour que nous en prenions soin, pour que nous la chérissions, pour que nous vivions en symbiose avec elle.

Nous connaissons le grand débat sur l'interprétation de Genèse 1, 27 : « Dominez la terre ». Cette recommandation n'est pas dans le sens d'un excès de pouvoir, mais d'un déploiement de l'attention. Le commandement de l'Amour qui est la loi de la religion chrétienne⁶ nous engage à répondre activement aux questions environnementales.

Que veulent dire pour nous, dans notre perspective, ces enjeux si préoccupants et nouveaux pour l'humanité ? Il faut avoir conscience que jamais l'humanité ne s'est trouvée confrontée à cette situation que nous connaissons aujourd'hui, avec ces menaces planétaires qui pèsent sur elle. Il y

5. Question que Dieu pose à Caïn après que celui-ci a tué son frère Abel (Genèse 4, 9). [N.d.E.]

6. Marc 12, 28-31 et parallèles synoptiques ; Jean 13, 34. [N.d.E.]

a surtout aussi la capacité grandissante de l'homme de se détruire lui-même et de détruire toutes les formes de vie évoluée sur la terre. Il faut relever enfin l'augmentation vertigineuse du nombre des victimes et aussi l'augmentation de ceux qui sont menacés par l'action humaine.

Que pouvons-nous faire comme croyants ? Un point qui nous interroge, c'est que, parallèlement à la crise écologique, se posent de nombreuses questions sociologiques, morales, éthiques (je fais référence aux déséquilibres et aux injustices considérables qui se sont développées au cours des derniers siècles). Ces interrogations, telles celle du déséquilibre de la répartition des biens, des développements des techniques diverses qui permettent à l'homme d'intervenir sur le vivant, posent nécessairement la question de l'avenir de l'humanité.

Que devons-nous en penser, nous chrétiens ?

Toutes nos sources nous disent que Dieu a un regard positif sur l'humanité, sur la nature. Dans la Bible, l'Ancien et le Nouveau Testament, nombreux sont les passages dans lesquels la valeur qu'a la création aux yeux de Dieu est affirmée explicitement. Elle fait partie de son plan. Tout le monde ne connaît peut-être pas le passage de saint Paul, qui dit que la valeur de la Création fait partie du plan divin : « La Création tout entière gémit en attendant la libération »⁷. Mais nous connaissons tous l'épisode de l'Arche de Noé, où Dieu décide de sauver chaque espèce d'animaux, car c'est toute la création qui est destinée au Salut⁸.

Il y a une cohérence à déceler dans le message qui nous est adressé et qui doit nous faire agir : la terre n'a pas été faite belle pour être détruite. Cette dimension écologique des Écritures a des conséquences pour notre agir chrétien : Dieu est tout sauf inconséquent.

On a trop souvent réduit l'appel du chrétien sur la terre à l'exclusive mission de sauver les âmes, dans une dichotomie entre le spirituel et le matériel. Si on en restait là, cela voudrait dire que seul l'homme a de la valeur aux yeux de Dieu, et pas la création tout entière. Ce serait totalement contraire à l'affirmation des Écritures. Considérons l'appel adressé au chrétien dans le sens intégral des Écritures, chaque homme est appelé à une œuvre de réconciliation des hommes avec Dieu, des hommes entre eux, des hommes avec la nature. C'est ce que j'appellerai « sauver toute la création ». Respecter la nature n'est pas seulement pour ceux qui ont signé chez les verts. C'est l'appel que Jésus-Christ nous fait à tous.

Cet appel, il ne nous reste plus qu'à l'appliquer. Il ne s'agit pas seulement d'être un « écolo », mais d'être un homme digne de ce nom. À partir de là, nous pouvons nous demander :

Quelles sont les causes qui font que nous continuons à vivre au-dessus de nos moyens ?

- Notre hiérarchie des valeurs, où nous plaçons au sommet de nos valeurs sociales la possession des biens matériels et de consommation. Sommes-nous obligés d'aller en vacances à l'autre bout du monde ? Nous pensons que vivre autrement qu'en fonction de ces valeurs nous conduirait à l'exclusion sociale.

7. Romains 8, 22.

8. Genèse 7, 2-3.

- La conviction orgueilleuse que nous pensons sortir de la crise environnementale avec notre seule intelligence. La question n'est pas de pouvoir ; il faut vouloir et pour cela il nous faut un autre système de valeurs.
- Une conception erronée de la notion de progrès, où on oppose développement durable et progrès. Les chantres du progrès ont essayé de récupérer le développement durable en en faisant un progrès mesuré.
- L'affirmation de la prééminence de la liberté individuelle sur l'exigence du bien commun. Elle détermine aussi nos comportements.

Changement de logiciel

Il faut changer de logiciel. C'est un impératif, pour nous chrétiens, à mettre en œuvre sur le terrain de la réalité. Presque tout repose sur notre choix. Presque, car il n'est tout de même pas possible de nier l'influence de la société matérialiste sur notre style de vie et la difficulté que cela représente d'aller à contre-courant. Mais nous sommes finalement fondamentalement libres de choisir notre système de valeurs. Si nous voulons, nous pouvons.

Choisir un style de vie différent nécessite d'abord un changement profond de notre système de valeurs, et ensuite nécessite un diagnostic détaillé de nos activités pour faire les choix qui s'imposent, permettant un véritable futur à la création entière.

Le concept à la mode du « développement durable » fait toujours référence à un développement, qui peut continuer à être mal interprété. Il serait plus judicieux de parler d'« équilibre durable ». Un équilibre triangulaire entre Dieu, Créateur et source de la vie, l'homme, gestionnaire et ami du Très-Haut, et la création, propriété divine et révélation vivante du génie de Celui par qui tout existe. La restauration de cet équilibre fait partie de la vision biblique du monde – un monde d'espérance et non de fatalité.

En attendant « l'espérance que la création sera libérée un jour du pouvoir destructeur qui la tient en esclavage et qu'elle aura part à la glorieuse liberté des enfants de Dieu »⁹, il revient à chaque chrétien, rendu libre et racheté par grâce, d'œuvrer avec courage et détermination dans cette direction. ■

9. Romains 8, 21.

La situation présente et les évolutions attendues

Les capacités de l'homme à agir

Dominique BOURG

Philosophe, professeur à l'université de Lausanne

Vice-président de la Fondation Nicolas-Hulot

Les questions d'environnement sont à l'agenda public depuis la Conférence internationale de Stockholm de juin 1972, il y a donc plus de quarante ans. Or, depuis lors, l'environnement, d'une façon générale – je préciserai ce que l'on peut entendre par là –, n'a cessé de se dégrader. Depuis que nous parlons d'environnement, nous n'avons cessé de porter atteinte aux conditions d'habitabilité de la planète. Nous la dégradons même de plus en plus intensément. Il y a des raisons profondes, anthropologiques, à cette inaction.

La première, c'est que cette dégradation n'est pas partielle, mais est globale dans son extension tout en découlant de la globalité de notre civilisation. En 1980, *grosso modo* 50 % des gaz à effet de serre introduits dans l'atmosphère, et donc leurs conséquences en termes de changement de la composition chimique de l'atmosphère, étaient dus à deux pays, comme le rappellent les historiens Bonneuil et Fressoz¹ : l'Angleterre, tout d'abord, les États-Unis ensuite. Ce sont donc les démocraties les plus célèbres qui ont pour l'essentiel conduit à cette situation. La financiarisation de l'économie depuis les années 70 déjà aux États-Unis, 80 dans le reste du monde et en Europe notamment, l'école de Milton Friedman², etc., tout cela n'a fait qu'accentuer cette situation ; mais c'est le mouvement même de notre civilisation qui a débouché sur l'état de choses que nous connaissons.

Secundo, ce qui rend la chose aussi extrêmement difficile, c'est que nous sommes face à un type de danger par rapport auquel nous sommes, pourrait-on dire, cognitivement totalement démunis. La nature même des problèmes d'environnement contemporains les rend tout d'abord invisibles, et plus généralement inaccessibles à nos sens. Une autre caractéristique des problèmes contemporains de l'environnement est de ne pas engager directement, de façon tangible, la responsabilité de chacun. Imaginez que Bill Gates n'ait pas existé, et qu'il ne parcoure pas plusieurs fois la planète

1. CHRISTOPHE BONNEUIL ET JEAN-BAPTISTE FRESSOZ, *L'Événement anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Seuil, Paris, 2013. [N.d.E.]

2. Milton Friedman (1912-2006) est un économiste américain, chef de file de l'« École de Chicago », qui a critiqué les régulations de l'économie préconisées par John Maynard Keynes et proposé de laisser fonctionner les lois de l'offre et de la demande, en particulier de ne pas augmenter artificiellement la masse de monnaie en circulation, d'où le nom de « monétarisme » donné à ses positions « néo-libérales ». [N.d.E.]

par an : cela ne changerait rien aux grands indicateurs globaux, à l'échelle planétaire. Chacun de nous, à lui seul, contribue en quelque sorte d'une façon infinitésimale à la dégradation de la planète, et donc ne se sent nullement impliqué.

*

Qu'est-ce qui nous fait en effet bouger, réagir en général ? En premier lieu : une violence ou une menace immédiate, évidemment perceptible – le mammoth qui fonce sur un chasseur-cueilleur, ou Pearl Harbour ! Or, il n'y a pas de Pearl Harbour environnemental planétaire. Quand il y a des catastrophes environnementales, cyclones ou sécheresses, elles ne semblent pas se distinguer des aléas naturels, par définition locaux, que nous avons toujours connus.

Ce qui nous pousse en second lieu, par rapport à autrui, à agir, c'est la responsabilité vis-à-vis d'autrui, ce qu'on appelle la règle d'or – Mgr Stenger y a fait allusion : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fit. » Or cela marche, même très bien, mais lorsqu'on a affaire à des violences immédiates, visibles, par rapport auxquelles on ne peut s'exonérer de sa responsabilité.

Vous vous souvenez de la fable du loup et de l'agneau. Le loup est tout à fait humain, il ne peut dévorer l'agneau sans se justifier. Sans justification, pas de violence. Le premier qui a compris ce mécanisme probablement hérité de l'évolution, c'est saint François. Les *Fioretti* nous racontent l'histoire de frère Ange qui a éconduit trois routards de l'époque (!). Quand François revient au prieuré, il gourmande le pauvre frère Ange et lui demande de rechercher les routards pour implorer leur pardon. Vous imaginez l'envie que devaient avoir les routards de se venger de l'affront du pauvre frère Ange. Non seulement il y va, peu enthousiaste, mais il implore pardon et les invite au gîte ou au souper. En d'autres termes, en restant ferme face à eux, même s'il avait peur, par sa générosité courageuse, il enraie le processus de la violence en interdisant sa justification. C'est pourquoi il ne se retrouve pas au sol le bec en sang.

Évidemment, celui qui a repris la leçon, c'est Gandhi. Or cela ne marche pas pour l'environnement. Imaginez au contraire qu'en prenant votre voiture, vous constatiez dans votre sillage les morts du changement climatique s'aligner. Même un néolibéral s'arrêterait, au moins un temps...

*

Ces deux traits de la donne environnementale, si différents des situations auxquelles nous étions accoutumées, viennent compliquer énormément la situation qui est la nôtre. Et comment réagissons-nous, au second degré, face à notre impuissance à agir ? D'une façon époustouflante, par des euphémismes !

Le GIEC³ nous demande de réduire de 40 % à 70 % nos émissions de gaz à effet de serre d'ici à 2050. Il préconise même des émissions zéro en 2100. Quel est alors le vocabulaire international censé

3. Le GIEC est le Groupe international d'experts sur le changement climatique (en anglais IPCC : *International Panel on Climate Change*) institué par l'Organisation des Nations unies en 1988. [N.d.E.]

réaliser cet objectif ? L'atténuation (mitigation) ! Nous devons atténuer nos émissions ! Tout est dit et, en effet, nous ne sommes jusqu'alors parvenus qu'à atténuer nos émissions. La Chine, ô miracle, nous dit : « En 2030, nous allons plafonner nos émissions, nous n'irons pas plus haut. » Toute la presse s'enchant ! Mais on se moque de nous. Si tel était le cas – la Chine, en partie en raison de nos propres consommations, est le premier émetteur mondial –, nous serions au contraire assurés d'atteindre plus de trois degrés d'augmentation de la température moyenne à la fin de ce siècle. En poursuivant simplement nos actuels standards d'émissions, nous serions assurés en 2027 d'obtenir une augmentation à la fin du siècle de deux degrés, quand bien même nous cesserions toutes émissions à compter de 2028 !

Tout le monde parle de crise écologique. On s'inspire de la crise morale, financière, bancaire, politique, etc. Le mot et l'expression sont tout à fait inadéquats. Une crise, à l'échelle de l'histoire humaine, c'est un moment de perturbations, parfois d'indécision, qui met fin à une normalité, pour en ouvrir une autre. Nous sortons des turbulences en tranchant (*crisis*, *crinein* : trancher), comme disaient les Grecs. En d'autres termes, la crise est un moment charnière. Croyez-vous que nos difficultés environnementales constituent un moment charnière ?

Considérons simplement le changement climatique. Pendant 1 800 ans, 75 % des gaz à effet de serre que nous avons concentrés dans l'atmosphère vont continuer à exercer leurs conséquences. Pendant les 3 200 ans suivants, cette proportion redescendra à 25 %. Mais avec l'inertie du système Terre, la température devrait, pendant ces 5 000 ans, être élevée de cinq degrés supplémentaires par rapport à ce que nous avons connu à la fin du siècle dernier. Avec des effets directs très forts – outre l'élévation de la température moyenne, changement du régime des pluies, montée du niveau des mers et des événements extrêmes plus nombreux et plus extrêmes car la quantité d'énergie amassée dans l'atmosphère et dans les couches supérieures des océans sera largement accrue. Ensuite, un long *decrecendo* de la concentration des gaz à effet de serre sur 100 000 ans. Et pour les effets indirects en matière de biodiversité, l'échelle de temps est de plusieurs millions d'années, temps nécessaire à la reconstitution de la biodiversité. Est-ce une crise ?

En continuant à employer ces mots, nous sommes certains de ne pas agir, surtout que, nous l'avons vu, nous avons des raisons relativement profondes de ne pas agir.

*

Considérons les autres paramètres environnementaux. Il y a deux fronts : celui des ressources et celui des dérégulations du système biosphère. Nous avons exercé une razzia sur toutes les ressources. Si, lorsque j'étais enfant, on m'avait dit que nous aurions désormais des difficultés à trouver du sable, je ne l'aurais pas cru. Dans certaines régions, c'est l'eau qui manque. Nous avons fait main basse sur tous les métaux jusqu'à cent mètres de profondeur. Et lorsqu'il faut évidemment aller les chercher plus profondément, il faut beaucoup plus d'énergie. Et si vous voulez fabriquer des cellules photovoltaïques ou des éoliennes, il faut encore plus de métaux. Les énergies renouvelables sont généralement plus gourmandes en métaux que les modes traditionnels de production.

En outre, le ratio entre énergie consommée pour transformer l'énergie naturelle et énergie finalement utilisable (*Energy Return on Energy Investment*) est beaucoup plus faible que ce qui prévalait pour la grande saga des pétroles. Je ne suis pas en train de dire qu'il ne faut pas le faire – certes non ! – mais nous n'aurons pas avec les renouvelables la même société qu'avec les fossiles, la même disponibilité énergétique.

Côté dégradation de la biosphère, le tableau n'est pas plus favorable. Quel que soit le domaine que l'on regarde, les indicateurs ne laissent d'inquiéter. Par exemple, les populations d'insectes s'effondrent, depuis qu'on a répandu les néonicotinoïdes, cette nouvelle génération de pesticides... Il y a en France des parlementaires suprêmement intelligents, amoureux de la cause publique, qui proposent d'instaurer un principe d'innovation pour bloquer le principe de précaution. Qu'ils se rassurent, ils n'ont nul besoin de ce nouveau et cocasse principe d'innovation. Bien que présent dans la Constitution, le principe de précaution n'a nullement été mobilisé pour mettre fin à ces phytosanitaires pourtant extrêmement dangereux ! Merci, gardez votre principe d'innovation !

*

Venons-en à l'essentiel : que faut-il faire ? L'origine de nos problèmes est une origine spirituelle. Je ne donne pas un sens nécessairement religieux au mot « spiritualité ». Il n'y a pas de société humaine, de civilisation humaine digne de ce nom, sans qu'on ait érigé un modèle d'accomplissement humain. Il a varié dans l'histoire. Du temps d'Homère, réaliser son humanité, c'était accomplir des exploits sur le champ de bataille pour immortaliser son nom. Nous n'allons pas regretter cette acception ! Pour Aristote, il s'agissait de quelque chose de beaucoup plus sympathique. Un homme accompli est un homme qui épanouit sa raison spéculative par la science et la philosophie, sa raison pratique par la participation à la vie de la cité ; et, enfin, c'est un homme qui, grâce aux arts, met en forme sa sensibilité. Avec le christianisme, l'idéal d'accomplissement humain a été interprété en termes de salut.

Quel est aujourd'hui l'idéal d'accomplissement humain socialement partagé et recommandé par nos institutions ? Que chacun de nous emplisse au maximum son caddie, et que quelques-uns épaississent leur portefeuille boursier. Et pour les plus exigeants, les plus fous, par exemple les transhumanistes, c'est l'amortalité qu'il convient de trouver dans le caddie.

Je ne peux m'empêcher d'évoquer ici également l'idéal proposé il y a quelques années par un physicien américain. À ses yeux, notre civilisation se tient encore aux marges du vrai développement. Selon lui, le type 1 de civilisation sera atteint lorsque l'humanité aura épuisé toute l'énergie du noyau terrestre. Le type 2, lorsque nous aurons épuisé toute l'énergie du soleil. Avec le type 3 de civilisation, nous partirons à la conquête de tous les soleils de la galaxie pour les épuiser les uns après les autres⁴. Nous serions donc voués à nous transformer en chancre universel ! Ceci est le degré zéro de la spiritualité et cela nous mène où nous sommes.

4. Il semble que cette vision, reprise par plusieurs physiciens et auteurs de science-fiction américains, soit originellement due à un radioastronome soviétique, Nikolai Kardachev (né en 1932), lors d'une communication faite en 1964. [N.d.E.]

Christian Arnsperger émet en effet l'hypothèse suivante : le système capitaliste a réussi à merveille, nonobstant tout ce dont nous avons parlé, en prétendant que ce besoin de dépassement, d'accomplissement, cette soif d'infini qui nous est propre, pouvait être satisfaite de façon matérielle, par nos consommations, tout aussi infinies⁵. Et nous y avons cru. Le monde entier, aujourd'hui, le croit.

*

Telle est la racine de nos maux. Il conviendrait de faire renaître l'idéal qui était dans toutes les cultures, dans toutes les civilisations, l'idéal de la sagesse. La seule réponse adéquate à notre désir d'infini est spirituelle. Pour y répondre, nous devons réapprendre à nous autolimiter, à contenir d'autres appétits et notamment matériels, pour épanouir une forme de sens, de sensibilité spirituelle. Ce n'est pas un appel à l'ascèse que je fais, mais à la modération. Sachez simplement qu'en faisant un voyage du Caire à Seattle, on consomme en Airbus ou en Boeing à peu près autant d'énergie que celle qui avait été nécessaire à édifier les grandes pyramides de Gizeh. Pensons au nombre de pyramides que nous édifions par jour ! Ça n'est pas durable...

Nous sommes obligés, si nous voulons changer, de réinterroger notre idéal d'accomplissement, et de commencer à le traduire dans les faits. ■

5. Christian Arnsperger (né en 1966) est un économiste allemand, professeur à l'Université catholique de Louvain, auteur notamment de *Critique de l'existence capitaliste. Pour une éthique existentielle de l'économie*, Cerf, Paris, 2005 et *Éthique de l'existence post-capitaliste. Pour un militantisme existentiel*, *ibid.*, 2009. [N.d.E.]

La transition énergétique et écologique

Une voie vers de nouveaux modèles économiques

Alain GRANDJEAN

Économiste,

co-fondateur et associé de Carbone 4¹

Malgré le diagnostic sombre que porte Dominique Bourg et que je partage, il est plus que jamais nécessaire d'imaginer ce que pourraient être de nouveaux modèles économiques compatibles avec le caractère fini de la planète et de nos ressources. Cet exercice pourrait être considéré comme vain si l'on pensait déjà écrite la suite de notre histoire. Cet exercice est au contraire indispensable. Si, pour se limiter au changement climatique, il est difficile de croire à un scénario où l'ensemble des acteurs se coordonnent assez vite pour limiter la hausse de la température planétaire à deux degrés, il est encore largement possible de faire en sorte que cette température se stabilise. Mais cela ne se fera pas spontanément ni aisément, car les trajectoires « tendanciennes », celles qui prolongent notre route actuelle, ne nous mènent pas là, mais dans un monde cauchemardesque, dont l'évocation ne suffit pas pour faire dévier notre route. Il nous faut susciter un imaginaire positif et puissant qui mobilise les forces vives dans un renouvellement intégral de notre économie. La suite de cet article vise à donner quelques indications pour rendre un peu concret ce que pourraient être ces nouveaux modèles et pour évoquer des leviers d'actions pour y parvenir.

La transition énergétique et écologique est le seul projet qui peut donner du sens à l'Europe

L'économiste Gaël Giraud fait remarquer² que la génération d'après-guerre en Europe s'est mobilisée, pendant les Trente glorieuses, autour du « grand récit » de la reconstruction. Le tournant des années 70 est marqué par la crise pétrolière – signe avant-coureur de notre pression excessive sur la planète –, une perte de sens collectif et le retour vers un « veau d'or » moderne : la libéralisation et la dérégulation notamment financières³. L'apparent récit mobilisateur (celui de la mondialisa-

1. Carbone 4 est une société de consultants qui aide les entreprises à réduire la consommation de carbone dans leurs activités. Alain Grandjean est l'auteur (avec Hélène Le Teno) de *Miser (vraiment) sur la transition écologique*, Éditions de l'Atelier, Paris, 2014. [N.d.E.]

2. Voir Giraud (2014).

3. Voir <http://www.marianne.net/Gael-Giraud-La-deregulation-financiere-est-notre-veau-d-ora242642.html>

tion) se révèle n'être qu'un masque, cachant le vide existentiel de notre époque. La soif compensatrice de consommation mondialisée progressivement accélère la razzia planétaire⁴.

Seule aujourd'hui la transition énergétique et écologique permet de construire un grand récit, aux multiples vertus. Elle est source d'espoir et crée un nouvel horizon. Elle est conforme aux défis les plus saillants de notre époque tragique. Elle est puissamment mobilisatrice, car chacun peut y contribuer, à sa place. Elle est source d'innovations technologiques et sociétales, et de rééquilibrage de la distribution des revenus et des patrimoines. Sa réussite passe par la « domestication » de la finance et de nos machines. Les unes et les autres peuvent devenir de puissants outils quand ils sont convenablement utilisés et quand leur usage est étroitement limité. La transition écologique vise à rendre nos machines sobres en ressources, propres et bas carbone. Enfin, elle nous ramène au contact avec la nature et le réel, dont les dernières décennies nous ont de plus en plus éloignés.

Une révolution copernicienne

Depuis le tournant libéral des années 1970 et bien plus encore après la chute de l'empire soviétique, la libre concurrence est devenue le pilier central de la pensée économique dominante. Si le communisme est un échec avéré, il est maintenant devenu clair aussi que le capitalisme financier va mener le monde à la catastrophe sur tous les plans : éthique, social, écologique et économique. La raison fondamentale en est qu'il met au cœur de son fonctionnement les intérêts individuels, supposés pouvoir, par une « main invisible », converger vers l'intérêt collectif. C'est la fameuse idée formulée au début du XVIII^e siècle par Bernard Mandeville dans sa *Fable des abeilles*, selon laquelle « les vices privés font le bien public »⁵. Dans cette conception, les enjeux sociaux et écologiques sont périphériques et la compétition économique est centrale. Le dérèglement climatique par exemple est vu comme un enjeu second par rapport aux enjeux de compétitivité. Dans ce cadre de pensée, les négociations internationales sur ce sujet ne peuvent qu'échouer, car aucune nation n'a intérêt à pénaliser sa compétitivité pour « sauver » le climat, ce qu'elle ne fera d'ailleurs pas si elle est seule à agir. Elle sera juste pénalisée pour sa vertu !

Il nous faut donc, dans l'urgence, remettre les choses à l'endroit. Subordonner les moyens (le marché, la finance et la concurrence) aux fins que sont le bien-être et le bonheur des générations actuelles et futures, évidemment conditionnés par le fait de vivre sur une planète accueillante, belle et généreuse, nous offrant toujours des ressources gratuites en suffisance. C'est une révolution analogue à la révolution copernicienne qui avait mis le soleil au centre de notre système alors que la pensée dominante y mettait la terre. Il va nous falloir mettre au centre de notre représentation de l'économie les ressources et la planète plutôt que le marché et la compétitivité.

4. Voir http://www.lemonde.fr/idees/article/2010/04/05/fiscalite-ecologique-et-razzia-planetaire-par-dominique-bourg-et-nicolas-hulot_1329006_3232.html

5. Voir http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Fable_des_abeilles

Peut-on caractériser les nouveaux modèles économiques ?

L'économie de demain ne sera durable au sens premier du terme que si elle est compatible avec le caractère fini de la planète. Cela pose un premier problème, amont : celui de l'épuisement potentiel des « intrants ». Si certaines ressources comme le sable, le carbone, le calcium ou le potassium ne seront sans doute jamais épuisées par l'homme, ce n'est pas le cas, au rythme actuellement croissant de leur consommation, de la majorité des ressources qui sont à la base de notre civilisation. Si les débats font rage pour savoir quand nous aurons atteint la production maximale de pétrole (conventionnel et non conventionnel), on sait que ce sera dans les prochaines décennies et il n'est pas douteux que ce sera au cours de ce siècle ou au mieux au suivant que l'on verra plafonner puis décroître la production du gaz, probablement du charbon et de bien des minerais utiles, voire déterminants dans notre modèle économique actuel (or, argent, platinoïdes, terres rares, mais aussi plus prosaïquement étain, cuivre, nickel et bien d'autres⁶). Il serait bien hasardeux de parier sur la technique et la science pour substituer à ces ressources naturelles des ressources artificielles, qu'il faut en effet bien produire, ce qui suppose énergie et... base matérielle.

Toujours du côté amont, nous détruisons à vitesse accélérée⁷ les écosystèmes et les espèces vivantes. « Le taux d'extinction est mille fois plus important aujourd'hui que le taux de base (de 25 % sur un million d'années,) et ça ne fait que s'accélérer. On prévoit même, pour le XXI^e siècle, un taux 10 000 fois supérieur au taux de base. Si on arrive à cela, on aura fait disparaître en deux cents ans presque autant d'espèces qu'en un million d'années dans le passé »⁸.

Du côté des pollutions (l'aval de notre cycle de production/consommation), la situation est aussi tragique. La planète est devenue « toxique »⁹ du fait des centaines de milliers de produits de synthèse évadés de nos usines ou de nos produits en fin de vie, et ses grands équilibres, comme le climat, se dérèglent.

Un modèle économique durable se caractérise donc facilement. Il est sobre, notamment « bas-carbone »¹⁰, et propre. Il faut bien sûr intégrer à cette première définition, limitée aux enjeux écologiques, une dimension sociale et éthique. Sans justice sociale un modèle ne sera pas durable, même au plan écologique¹¹.

6. Voir par exemple http://www.encyclo-ecolo.com/Epuisement_des_ressources et PHILIPPE BIHOUIX, *L'Âge des low tech. Vers une civilisation techniquement soutenable*, Seuil, Paris, 2014.

7. Voir RAPHAEL BILLÉ, VIRGINIE MARIS, PHILIPPE CURY ET MICHEL LOREAU, *Biodiversité, vers une sixième extinction de masse*, Éditions La ville brûle, Montreuil, 2014.

8. MICHEL LOREAU, interviewé dans *Terra Eco* <https://www.terraeco.net/On-risque-de-faire-disparaitre-en-57649.html> le 8 décembre 2014.

9. Voir ANDRÉ CIOLELLA, *Toxique planète, le scandale invisible des maladies chroniques*, Seuil, Paris, 2013.

10. Les émissions de gaz à effet de serre se mesurent en tonnes de carbone ou de CO² et doivent être réduites fortement à horizon 2050 puis tendre vers zéro à la fin du siècle si l'on veut stabiliser la température planétaire. C'est ceci un monde « bas-carbone ».

11. Voir ROBERT WILKINSON, *Pourquoi l'égalité est meilleure pour tous*, Éditions Les Petits matins et Institut Veblen, Paris, 2013.

Quelques exemples

La transition vers ce monde durable est en route. De nombreuses expériences de terrain – qui à ce stade ne sont bien sûr pas des modèles – sont initiées et étudiées. Elles concernent par exemple l'agroécologie. On commence à savoir mieux ménager la nature et s'allier avec les écosystèmes, y compris dans la lutte contre les ravageurs de culture. À augmenter la production de biomasse en sortant de la monoculture. Et également à réduire fortement la consommation d'engrais et de pesticides¹² ?

Dans le bâtiment et le logement, on sait maintenant construire du neuf à très basse consommation, voire à « énergie positive ». L'enjeu maintenant est de rénover le parc existant dont les trois-quarts seront présents en 2050.

La mobilité change sur plusieurs fronts. Les véhicules neufs sont plus économes et on peut penser qu'en 2050 la consommation moyenne du parc de voitures sera inférieure à deux litres aux cent kilomètres. Les voitures se remplissent grâce aux pratiques émergentes de covoiturage et de partage. Ces pratiques sont rendues possibles par les outils modernes de communication qui sont à la base de nouvelles entreprises. Mais il reste encore du chemin à faire dans le domaine des transports en commun et de la logistique.

S'il est un plan, cependant, où les tendances actuelles vont cependant être difficiles à inverser, c'est celui de la consommation des biens courants, toujours plus complexes et intenses en énergie. La consommation est encore considérée comme un but en soi et sa relance regardée avec les yeux de Chimène quand elle stagne ou décroît. Or, à l'évidence, nous allons devoir en moyenne consommer de moins en moins de biens matériels et aller vers plus de sobriété...

Quels sont les leviers pour une telle transformation ?

Plusieurs leviers vont rendre possible cette transformation de nos économies :

- La généralisation de certaines expérimentations qui se font en ce moment dans le monde entier¹³.
- La mise en place de réglementations adaptées (qui interdisent ou rendent de plus en plus difficiles les processus destructeurs) et d'une fiscalité « écologique », conforme au principe pollueur-payeur (constitutionnel en France).
- La régulation de la finance pour qu'elle cesse de proposer des rendements excessifs qui dissuadent les acteurs de financer des investissements dans la transition écologique qui sont de long terme, donc de rentabilité financière modérée.

12. Voir par exemple MICHEL GRIFFON, *Qu'est-ce que l'agriculture écologiquement intensive ?* Éditions Quae, Versailles, 2013 ou MARIE-MONIQUE ROBIN, *Les moissons du futur : comment l'agroécologie peut nourrir le monde*, La Découverte, Paris, 2012.

13. Voir BÉNÉDICTE MANIER, *Un million de révolutions tranquilles. Travail, environnement, santé, argent, habitat... : comment les citoyens transforment le monde*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2012.

- La mobilisation des acteurs engagés du secteur financier pour proposer des produits d'épargne adaptés à un public engagé lui aussi et qui garantissent le fléchage de cette épargne vers les projets de la transition.
- La mobilisation des acteurs publics pour la mise en place et le financement sur fonds mixtes (privés/publics) de « grands travaux écologiques ».

Ces leviers sont aujourd'hui tous plus ou moins imaginés et opérationnels tant en France qu'au plan européen ou mondial. Ils ne seront cependant déployés à la bonne échelle qu'à la condition que les enjeux évoqués en introduction soient bien perçus comme décisifs par les êtres humains. Ne faudra-t-il pas une forme de conversion des esprits et des cœurs pour que ce défi puisse être relevé à temps ? ■

Construire un nouvel imaginaire pour un autre développement

Elena LASIDA

Professeur à l'Institut catholique de Paris
Chargée de mission à Justice et Paix France

La crise écologique interroge notre modèle de développement et nos modes de vie. Or ce modèle est fondé sur une représentation particulière de la « vie bonne ». Il ne s'agit pas tellement d'un problème de fonctionnement du modèle qui appellerait à trouver de nouvelles ressources et de nouvelles techniques pour le dépanner, mais d'un problème de finalité du modèle, de sens, de signification. C'est à ce niveau que la spiritualité peut intervenir : comme ressource pour trouver un nouvel imaginaire de « vie bonne ».

Nous partirons de trois caractéristiques de l'imaginaire sous-jacent au modèle de développement actuel, et nous les revisiterons avec trois images bibliques qui donnent à voir un autre imaginaire possible de la « vie bonne ». Nous voulons ainsi montrer une manière possible de mobiliser la dimension spirituelle dans ce grand débat de société auquel nous sommes confrontés.

Une précision préalable s'impose sur la confrontation proposée. Nous n'allons pas chercher dans la tradition chrétienne des principes sur ce qui est bien ou ce qui est mal, ce qu'on doit faire ou pas faire. Il ne s'agit pas d'une approche normative mais anthropologique, car nous ferons référence à des récits qui disent ce qui est source de vie pour l'être humain. La référence spirituelle est ainsi mobilisée non pas au niveau du registre moral, mais du registre ontologique : pour dire « l'être » plutôt que « le devoir être ». Le spirituel nous révèle ainsi, et paradoxalement, ce qu'il y a de plus humain dans l'être humain. Et c'est en ce sens qu'il peut devenir source d'un nouvel imaginaire de la « vie bonne ».

*

Les trois caractéristiques de l'imaginaire de « vie bonne » aujourd'hui dominant que nous nous proposons ici de revisiter sont les suivantes :

- **La prospérité**, associée à l'idée de croissance et évaluée par l'augmentation de la richesse matérielle et monétaire mesurée par le PIB. Le développement visé est ainsi d'ordre exclusivement quantitatif et linéaire. La vie commune s'est construite autour de cet idéal de prospérité partagée, de bien-être pour tous, qu'on croyait par ailleurs pouvoir augmenter à l'infini. Sans besoin de concertation, un même idéal rassemblait les individus et les poussait à aller dans

la même direction. L'impressionnante reconstruction d'après-guerre est la conséquence pratique de la puissance de ce rêve commun.

- **La liberté individuelle** qui permettait de se libérer des modèles où l'individu était toujours sous le contrôle de sa communauté d'appartenance : la famille, le village, le pays, sous l'emprise du père, du seigneur ou du roi. L'image par excellence de la liberté individuelle c'est la voiture : elle est signe de réussite et d'autonomie.
- **La sécurité** d'un avenir sans risque, avec un bien-être toujours grandissant, mais toujours égal au modèle d'origine. Le risque zéro, la prévision parfaite, la planification jusqu'aux derniers jours caractérisent l'avenir attendu. On se protège au maximum des aléas éventuels : assurance maladie, assurance incendie, assurance cambriolage... Cette obsession pour sécuriser l'avenir donne parfois l'illusion d'être éternel.

Pour revisiter chacun de ces trois imaginaires, nous proposons la référence à trois récits bibliques différents : celui de la Pentecôte nous permettra de reformuler l'idée de prospérité ; celui du combat de Jacob avec l'ange nous aidera à redéfinir la liberté ; la promesse faite à Abraham et à Moïse nous conduira à une autre représentation de l'avenir.

De la prospérité partagée au bien vivre ensemble

Le récit biblique de la Pentecôte (Actes 2, 1-36) est centré autour d'une image aussi visuelle que fantastique : des langues de feu tombent sur les disciples et ils se mettent à parler en différentes langues. C'est ainsi que les différentes populations arrivées de partout les entendent chacune parler dans sa propre langue. Ils parlent tous des merveilles de Dieu, mais chacun dans une langue différente. C'est une belle image de l'union dans la différence et d'un universel qui n'est pas uniformisé. Le salut universel se dit à travers la parole différenciée, la vie pour tous et la joie.

Trois éléments sont à souligner dans ce récit :

- Le feu apparaît ici comme source de vie, à la différence d'autres récits où il devient vecteur de mort. C'est le cas de Sodome et Gomorrhe (Genèse 19, 1-38) détruites par le feu, car leurs populations ont refusé le principe de base de l'hospitalité. Ou encore celui de la géhenne et de l'enfer dans l'évangile de Matthieu (5, 22). Le feu dans le récit de la Pentecôte n'est pas associé au châtement mais, bien au contraire, il révèle et déploie des capacités nouvelles chez les disciples. Ces deux images du feu peuvent être associées à deux approches possibles mais opposées du réchauffement climatique. D'une part, on peut le voir comme le feu destructeur qui menace l'homme prédateur. D'autre part, comme une opportunité pour développer de nouvelles capacités chez l'humain.
- **La parole** circule et rassemble : l'universel prend ici la forme des paroles multiples autour d'une même source de vie. L'universel apparaît ainsi non pas comme juxtaposition de messages, mais plutôt comme communion de différences autour d'un message commun. Et la communion prend ici la forme de communication.

- **La joie** d'être ensemble : la communion se caractérise non seulement par la circulation de la parole, mais également par un sentiment de joie partagé, et ceci malgré les différences signifiées par la multiplicité de langues.

À partir de ces trois éléments, on peut commencer à dessiner un nouvel imaginaire de la « vie bonne », associé à un modèle d'universalité marqué par le déploiement des potentialités de chacun plutôt que par l'uniformisation, par la mise en communication des différences plutôt que par la parole unique, par la joie d'être ensemble plutôt que par la peur de l'avenir.

Cet imaginaire permet ainsi de donner un contenu différent à l'objectif de prospérité : elle serait à évaluer en fonction du développement des capacités singulières de chaque personne, de la qualité de communication entre les individus et de la joie qu'elle suscite.

Cet imaginaire de prospérité procure un nouveau principe de mise en cohérence de l'action collective et du progrès, qui serait associé à un idéal de « bien vivre ensemble » plutôt que de bien-être généralisé. Et dans ce « bien vivre ensemble », la qualité de communication, et donc de communion, serait un critère majeur d'appréciation. On retrouve dans l'imaginaire de « vie bonne » ainsi défini un trait propre au christianisme, défini par le style de communication plutôt que par le contenu de ce qui est communiqué (Christophe Théobald¹) et par sa dimension dialogale (Claude Geffré²).

De la liberté comme indépendance à la liberté comme interdépendance

Le livre de la Genèse raconte le combat que Jacob livre avec l'ange, combat qui précède la rencontre de Jacob avec son frère Esaü qu'il fuyait depuis qu'il avait volé la bénédiction de leur père. Pendant le combat, Jacob est blessé à la hanche et il demande à l'ange de le bénir avant de le lâcher partir. L'ange lui donne le nom nouveau d'Israël et le bénit (Genèse 32, 23-30).

Dans ce combat, la bénédiction apparaît directement liée à la blessure, comme associées de manière indissoluble (Luigino Bruni³). Ce récit nous dit ainsi quelque chose de fondamental sur ce qui est une vraie rencontre :

- Elle est toujours source de **blessure**, car elle suppose que chacun se laisse traverser et déplacer par l'autre. Sinon, il s'agit juste d'un échange contractuel ou conventionnel.
- Elle est source de **bénédition**, car la vraie rencontre fait rentrer quelque chose de radicalement nouveau dans la vie de chacun, nouveauté qui, dans le récit, prend la forme d'un nouveau nom, et donc d'une nouvelle identité.
- Elle rend la blessure et la bénédiction **interdépendantes** car l'une ne peut pas être reçue sans l'autre.

L'imaginaire de la « vie bonne » apparaît ainsi associé à l'expérience de la rencontre, comprise comme capacité de se laisser blesser par l'autre. Cette visée de « vie bonne » est fondée sur la

1. CHRISTOPHE THEOBALD, « C'est aujourd'hui le moment favorable », in *Une nouvelle chance pour l'Évangile*, PHILIPPE BACQ ET CHRISTOPHE THEOBALD (dir.), Lumen Vitae / Novalis / Éditions de l'Atelier, Bruxelles, 2004.

2. CLAUDE GEFFRÉ, *Le christianisme comme religion de l'Évangile*, Chapitre 5, Cerf, Paris, 2013.

3. LUIGINO BRUNI, *La blessure de la rencontre*, Nouvelle Cité, Paris, 2014.

conviction qu'il faut commencer par lâcher prise pour arriver à construire ensemble. Or c'est le lâcher prise qui rend possible la bénédiction et devient ainsi source de vie nouvelle. Il n'y a pas de garantie ni de relation de cause à effet dans cette visée, mais juste la conviction qu'il faut risquer une perte pour faire place au radicalement nouveau.

L'idéal de liberté serait alors à redéfinir. Il ne serait pas associé à l'idée d'indépendance et d'autosuffisance, mais plutôt à celle d'interdépendance. La liberté apparaît ainsi comme capacité à choisir de qui dépendre plutôt que de ne dépendre de personne. Elle serait définie par la dépendance choisie et non pas subie. La liberté serait ainsi associée au combat qui fait place à la gratuité.

L'avenir comme accueil de l'inattendu plutôt que prolongation du connu

Pour parler de l'avenir, rien de mieux que les récits bibliques de promesse, et notamment celui de la promesse faite premièrement à Abraham (Genèse 15, 1-7) et ensuite à Moïse (Exode 3, 7-8). À chaque fois, il s'agit d'une promesse qui ne s'accomplit jamais complètement. La promesse faite à Abraham incluait l'arrivée à la Terre promise et sa prise de possession. Or Abraham arrive bien à la Terre promise, mais il y vivra comme un étranger. La promesse faite à Moïse était associée à la sortie d'Égypte où le peuple était en situation d'esclavage et, encore une fois, à l'arrivée à la Terre promise. Or Moïse réussit à faire sortir le peuple d'Égypte, mais il mourra avant d'arriver à la Terre promise. Ces promesses toujours partiellement accomplies nous disent que ce qui compte, ce n'est pas tellement le but à atteindre, mais plutôt la mise en marche vers un avenir meilleur. Un avenir qui sera toujours devant nous.

À travers ces deux récits, nous pouvons souligner trois caractéristiques de l'avenir promis :

- L'avenir est représenté par une terre où « coule le lait et le miel » : on ne sait ni où se trouve cette terre, ni quelle forme concrète elle a. L'image du lait et du miel qui coulent disent seulement qu'il s'agit d'un avenir où **il fait bon vivre**.
- La promesse est partiellement accomplie : elle restera toujours devant nous, nous invitant chaque fois à **aller plus loin**.
- La promesse conduit à l'exode et à l'exil : elle oblige à quitter pour se mettre en mouvement. La promesse est une **mise en marche permanente**. La promesse est ce qui maintient debout et en mouvement.

À travers ce type de promesse, l'imaginaire de la « vie bonne » prend la forme d'un avenir inconnu, mais attendu comme un meilleur possible. La « vie bonne » est celle qui nous garde en mouvement et en voyage, qui nous empêche de nous installer, qui nous pousse à aller toujours plus loin.

La sécurité prend alors la forme paradoxale du lâcher prise, de la dé-maîtrise, de la désappropriation. Ce n'est pas l'accumulation des biens et des acquis à faire durer qui nous garantissent une « vie bonne », mais plutôt la légèreté d'équipage qui nous met en route vers un à-venir encore inconnu mais déjà promesse de plus de vie.

*

À travers ces quelques récits bibliques, nous voyons se dessiner un autre imaginaire de la « vie bonne » que celui qui est aujourd’hui dominant. Un imaginaire où la prospérité est associée à la qualité de communication et de communion entre les humains plutôt qu’à la quantité des biens dont ils disposent. Un imaginaire où la liberté est conçue comme interdépendance plutôt qu’autosuffisance. Un imaginaire où l’avenir est promesse de nouveauté radicale et inconnue plutôt que sécurité des acquis. C’est un imaginaire de ce type que le changement climatique et la crise écologique nous offrent aujourd’hui la possibilité de construire. La spiritualité et les sagesses du monde peuvent ainsi nous aider à lui donner forme et couleur. Ne ratons pas cette opportunité. ■

Les défis de la conscience

Thierry JACCAUD

Rédacteur-en-chef de *L'Écologiste*

Je voudrais bien sûr commencer par remercier Mgr Pascal Wintzer et les organisateurs pour leur aimable invitation... et revenir immédiatement sur cette lettre du cardinal Joseph Ratzinger à *L'Écologiste* que vient de rappeler Patrice de Plunkett¹. Nous avons en effet publié au printemps 2003 un dossier « Religions et écologie »², en partenariat avec le WWF-France³, qui organisait un colloque sur ce thème à l'abbaye du Mont-Saint-Michel les 2 et 3 avril 2003.

Le dossier de *L'Écologiste* contenait notamment, en ce qui concerne le catholicisme, un article de Corinne Smith sur « La liturgie cosmique ». Cet article présentait le maître-ouvrage de Joseph Ratzinger, *L'Esprit de la liturgie*⁴. Comme nous le faisons habituellement lorsque nous présentons un livre, nous avons envoyé la revue à l'auteur concerné, c'est-à-dire en l'espèce au cardinal préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi au Vatican. Inutile de dire que nous n'espérions pas de réponse d'un personnage avec tant de responsabilités. Et ce d'autant moins que la couverture de la revue représentait une belle procession... de moines bouddhistes en robe orange sur le fond vert d'une forêt, ces moines protestant contre un projet de déforestation. Eh bien, non seulement le futur pape n'a pas été rebuté par la couverture, mais il a même lu l'article et nous a répondu par une lettre du 26 avril 2003 :

C'est avec un grand plaisir que j'ai reçu la dernière parution de la revue *L'Écologiste*, dont le dossier est consacré aux religions et à l'écologie. Je vous exprime toute ma gratitude pour votre belle présentation de mon approche sur la liturgie cosmique. J'espère que cette publication servira à un approfondissement du dialogue entre la théologie catholique et les diverses pensées écologiques et éveillera au sein de l'Église une décisive prise de conscience de la responsabilité envers la Terre, devant le Créateur.

Nous avons alors, en 2003, tenté un « dialogue » avec les évêques français, focalisé sur la question des OGM⁵: nous avons écrit à chacun pour lui proposer de prendre position contre, et nous avons eu quelques échanges sans guère de succès. Il n'est d'ailleurs pas trop tard pour bien faire ! Quoi

1. Président de la séance dont le premier intervenant, avant la table ronde, était Thierry Jaccaud. [N.d.E.]

2. *L'Écologiste*, n° 9, vol. 3, n° 1, février 2003, dossier « Religions et écologie », p. 19-72.

3. Le *World Wildlife Fund* (Fonds mondial pour la vie sauvage), créé en 1961, rebaptisé en 1986 *World Wide Fund for Nature* (Fonds à l'échelle du monde pour la nature) avec comme logo un panda, puis simplement WWF en 2001, est une ONG (organisation non-gouvernementale internationale) de protection de l'environnement, fortement impliquée dans le développement durable. [N.d.E.]

4. Ad Solem, Genève, 2001. [N.d.E.]

5. Organismes génétiquement modifiés. [N.d.E.]

qu'il en soit, plus de dix ans après cette lettre cardinale, je suis donc heureux de répondre à votre invitation.

Je dois dire d'emblée que, lorsque Mgr Wintzer m'a proposé d'intervenir sur « les défis de la conscience », il a précisé que le sujet pouvait éventuellement être modifié. Ma première réaction a été de me dire qu'effectivement, j'allais proposer un autre sujet, plus factuel. Car comment moi, écologiste, pourrais-je disserter de « conscience » devant des catholiques ? Mais finalement, après réflexion, j'ai donc accepté cette formulation.

Alors je ne vais pas faire un exposé savant sur le concept de conscience, mais je voudrais, en partant de ce questionnement, souligner quelques aspects qui me paraissent essentiels.

*

Tout d'abord, je voudrais redire d'une phrase l'enjeu : l'effondrement en cours des écosystèmes est d'une part catastrophique et d'autre part extrêmement bien documenté – on ne pourra pas dire qu'on ne savait pas.

Sur le fond : qui dit conscience dit choix, qui dit choix dit critères. Quels critères choisir ? L'improbable débat entre Jürgen Habermas et Joseph Ratzinger en 2004 sur les fondements moraux de l'État démocratique montrait deux approches : le premier plaidant pour la raison produisant des institutions qui génèrent d'elles-mêmes une société juste ; le second faisant remarquer que « la bombe atomique aussi est un produit de la raison » et demandant : « La raison ne devrait-elle pas aussi être placée sous surveillance ? », attribuant à la religion le rôle de fixer des limites à la raison⁶.

Mais on doit constater que ni la raison ni la religion n'ont éliminé ni la bombe atomique ni le nucléaire civil qui mène au nucléaire militaire. On peut même remarquer que le concile Vatican II (1962-1965), qui voulait distinguer « les signes des temps », a produit une très grande quantité de textes, mais pas une seule phrase sur la question nucléaire – vingt ans après Hiroshima et Nagasaki, signes des temps s'il en est.

La discipline académique de l'éthique de l'environnement a elle aussi produit une littérature considérable, notamment aux États-Unis, mais sans arriver à des résultats vraiment opérationnels, si ce n'est de décrire de nombreuses approches et leurs variantes théocentrées, écocentrées, biocentrées, anthropocentrées...

*

De fait, quel que soit le système de pensée, le critère de conscience majeur en matière écologique me paraît simple : une action est bonne si elle concourt au maintien des conditions d'une vie humaine digne sur Terre, mauvaise dans le cas contraire. Faire appel à la conscience, c'est donc

6. JOSEPH RATZINGER ET JÜRGEN HABERMAS, « Les fondements prépolitiques de l'État démocratique », *Esprit*, juillet 2004.

accepter une approche normative, « morale » – mot quasiment suspect aujourd’hui. Bref, il s’agit de fixer des limites à l’action de l’homme, et donc d’abord d’accepter le fait de fixer des limites.

Et cela suppose avant tout d’être intéressé par ces questions ! Le naturaliste Robert Hainard déploierait dans son livre, *Le Guetteur de lune*⁷ que la destruction du Rhône l’empêchait, lui, de dormir, mais laissait la plupart de ses concitoyens parfaitement indifférents.

Alors, pourquoi donc cette indifférence ? Pourquoi est-ce que la question des OGM, du nucléaire, de la crise climatique ou la destruction d’un grand fleuve n’atteint même pas en général nos consciences ?

Comme le raconte Teddy Goldsmith dans son ouvrage *Le Tao de l’écologie*⁸, nous sommes peut-être semblables aux aborigènes australiens qui, lorsqu’ils virent le navire du capitaine Cook croiser la côte australienne au nord de Botany Bay, ne s’y intéressèrent pas et poursuivirent leurs activités comme si de rien n’était. Peut-être espéraient-ils, commente Teddy Goldsmith, qu’en ignorant sa présence ils pourraient conduire ce phénomène aberrant à disparaître et à les laisser tranquilles !

Bref, notre conception du monde peut nous empêcher de prendre conscience d’un défi vital, si notre structure cognitive l’estime irrecevable. Alors il faudrait changer notre structure cognitive.... Or celle-ci est par définition assez stable et heureusement : nous ne changeons pas de conception du monde comme de chemise. Je vous propose d’évoquer deux caractéristiques de la vision dominante actuelle : l’idéologie du développement et l’idéologie libérale.

*

La première est si ancrée dans nos esprits qu’on ne la remarque même plus. Quoi de plus positif que le « développement » d’un enfant ou d’une plante ? Sauf que... Ce n’est bien sûr pas ce sens classique du mot qui pose problème. Mais lorsque l’on parle de développement économique, de pays développés et sous-développés, il s’agit d’une acception entièrement nouvelle et très récente du mot « développement ». C’est le président américain Truman qui l’a lancée lors de son discours sur l’État de l’Union en 1949. Avant ce discours, il y avait des Bantous et des Pygmées, des Africains ou des Européens ; après, il y aura des développés et des sous-développés. À peine sortis des conséquences horribles du classement des hommes sur une échelle de valeurs selon leur race supposée, voilà qu’apparaissait un autre système de classement des hommes et des peuples selon leur niveau de consommation, avec comme modèle ultime l’Europe ou les États-Unis.

Parmi les plus illustres critiques du « développement », le nom d’Ivan Illich vient naturellement à l’esprit devant vous. Prêtre, il fut contestataire, mais non dans le sens habituel des années 1960⁹. Lui contesta très tôt ce que Teddy Goldsmith appellera le développement comme nouveau nom du

7. La Tribune Éditions, 1986.

8. Éditions du Rocher, nouvelle édition, 2002.

9. Mgr Ivan Illich (1926-2002), prêtre catholique « monsignorisé » et non-conformiste, d’origine autrichienne et de culture cosmopolite, enseigna aux Amériques et en Europe. Ses deux ouvrages qui eurent le plus d’audience en France sont *Une société sans école* et *La Convivialité*, Seuil, Paris, 1971 et 1973. [N.d.E.]

colonialisme. Serge Latouche et Gilbert Rist¹⁰ ont magistralement décrit cette « occidentalisation du monde » et l'histoire de cette « croyance occidentale ». Lorsqu'on a un marteau dans la tête, on voit toutes choses sous la forme de clous. Lorsque l'on a l'idéologie du développement dans la tête, on voit toutes choses sous la forme de l'industrie à développer et la paysannerie à faire disparaître.

Autre caractéristique de la vision dominante de notre époque : l'idéologie libérale. Le mot est polysémique, mais la chose mise en œuvre est unique, que ce soit à l'Organisation mondiale du commerce, au Fonds monétaire international, à la Banque mondiale, ou dans les accords multilatéraux comme le traité transatlantique en cours de discussion. Il s'agit de supprimer toutes les règles aux échanges et d'instaurer partout la loi du marché, de la concurrence, du « que le meilleur gagne ».

Bien sûr, je ne prône pas l'économie planifiée. Mais pourquoi le mot de protectionnisme est-il devenu tabou aujourd'hui ? En quoi est-il bon de mettre en concurrence avec le monde entier les paysans, les ouvriers du textile, de la chaussure ou de l'ameublement ? En quoi la théorie de la spécialisation des pays selon leurs avantages comparatifs est-il une bonne chose pour les sociétés ? Le résultat est connu : le travail peu ou pas qualifié (mais non sans qualités) disparaît dans les pays occidentaux et la société se disloque.

Cette idéologie libérale promeut explicitement l'arrachement, comme le martelait Luc Ferry dans son pamphlet anti-écologiste *Le Nouvel Ordre écologique*¹¹, ou Vincent Peillon dans sa vision de l'éducation comme arrachement à tous les déterminismes¹². Inversement, pourquoi ne pas prôner l'attachement à un lieu, une nature, une culture ? Jean-Claude Michéa rappelle même que le socialisme est né au début du XIX^e siècle en réaction à l'individualisme forcené des philosophes des Lumières et contre la volonté de faire « table rase » de tous les attachements¹³.

*

Pour conclure, le premier défi de la conscience, c'est donc, me semble-t-il, de savoir l'éveiller... en débroussaillant de notre esprit des concepts qui empêchent de penser. Le second défi, c'est d'avoir le courage de s'exprimer.

Ce n'est pas toujours facile de dire non : *Non possumus*¹⁴. Je dois dire que, lorsqu'est arrivé le projet de loi sur le « mariage pour tous » à l'automne 2012, j'ai été stupéfait : voilà que huit pages sur dix du projet de loi n'étaient qu'une longue litanie de suppression des termes sexués comme « père » ou « mère » des différents codes. Voilà qu'un projet de loi voulait supprimer la notion même de filiation d'un père et d'une mère, biologique ou sur le modèle de la biologie, pour les remplacer par des

10. SERGE LATOUCHE, *L'OCCIDENTALISATION DU MONDE*, Éditions La Découverte, Paris, 1989 ; GILBERT RIST, *Le Développement. Histoire d'une croyance occidentale*, Presses de Science-Po, Paris, 4^e édition, 2013.

11. Grasset, Paris, 1992. [N.d.E.]

12. Vincent Peillon, alors ministre de l'Éducation nationale, déclarait en septembre 2012 : « Il faut arracher l'élève à tous les déterminismes, familial, ethnique, social, intellectuel ». [N.d.E.]

13. *Le Complexe d'Orphée. La gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*, coll. « Champs », Flammarion, Paris, 2013.

14. THIERRY JACCAUD, « La vérité pour tous », 10 janvier 2013, sur <http://www.thierry-jaccaud.com> et « Mariage pour tous : où va-t-on ? » in *L'Écologiste*, n° 39, vol. 14, n° 1, janvier-mars 2013, p. 53-54.

parents sur un mode social. Voilà qu'un projet de loi ouvrait la légalisation juridique de la PMA pour un couple de lesbiennes (c'est-à-dire la suppression volontaire du père) et de la GPA (la suppression volontaire de la mère) – ce qui est arrivé un an plus tard¹⁵.

J'ai dû admettre que je n'avais rien vu venir, que j'avais été moi-même aveugle pendant des années, ayant eu le même comportement que les aborigènes australiens deux siècles plus tôt. Si l'Église catholique me semble encore assez aveugle sur les questions écologiques en général, elle ne l'a pas été sur ces questions-là, il est juste de le reconnaître. Mais alors, si l'Église catholique sait prendre des positions précises sur certains sujets de société, alors pourquoi ne pas prendre des positions aussi précises sur le nucléaire, les pesticides ou les OGM ? ■

15. PMA signifie « procréation médicalement assistée » (soit *in vitro* – « bébé éprouvette » –, soit par donneur anonyme) et GPA « gestation pour autrui » (implantation dans l'utérus d'une « mère porteuse » d'un ovule fécondé *in vitro*). La loi française permet le recours à la PMA pour les couples hétérosexuels infertiles et stables, mais l'ouverture de cette possibilité aux couples homosexuels féminins et aux femmes célibataires a été retirée comme trop polémique du projet finalement adopté instituant le « mariage pour tous », et la « loi sur la famille » où elle devait ensuite figurer a été reportée. La GPA demeure interdite en France, mais est pratiquée, de même que la PMA avec bien moins de restrictions, dans divers pays voisins et en Amérique du Nord. Il s'en suit que des couples de femmes peuvent avoir à l'étranger un enfant de l'une d'elles par PMA, voire par GPA – ce qui peut concerner aussi un couple homosexuel masculin si l'un des deux est « donneur ». Un débat s'est ouvert sur la question de savoir si les enfants ainsi nés à l'étranger peuvent recevoir dès leur naissance la nationalité française. La Cour européenne des droits de l'homme a, sur ce point, condamné en juin 2014 la France, qui n'a pas fait appel, tout en réaffirmant qu'il n'était pas question de légaliser la GPA, étant donné les problèmes éthiques soulevés par les « locations d'utérus » qui impliquent une « marchandisation » du corps féminin. Et en septembre 2014, la Cour de cassation a validé l'adoption par une femme de l'enfant de sa compagne, né à l'étranger par PMA. [N.d.E.]

«Que devons-nous faire ? »

Table ronde animée par Patrice de PLUNKETT

Marianne DURANO
Pour une écologie intégrale

Amélie HUARD
Le réseau « Chrétiens changeons ! »

Dominique LANG, aa
Ce que dit la foi en Dieu créateur

Dom Jean-Pierre LONGEAT, osb
Écologie et vie monastique

Jean-Marie PELT
L'articulation entre sciences et foi

Présentation

Patrice de PLUNKETT (modérateur)

Journaliste, écrivain¹

Lors de la séance d'après-midi du colloque *Sauver la Création*, les intervenants étaient six : Thierry Jaccaud (rédacteur en chef de la revue de référence *L'Écologiste*), suivi des cinq participants à la table ronde sur le thème : « Que devons-nous faire ? » : Marianne Durano (Les Veilleurs), Amélie Huard (réseau Chrétiens, changeons !), Dominique Lang (réseaux Chrétiens et environnement), le bénédictin Jean-Pierre Longeat et le scientifique Jean-Marie Pelt.

Puis les six ont dialogué avec l'assistance. Ces échanges répondaient – douze ans après – à l'appel de Joseph Ratzinger dans sa lettre de 2003 à la revue *L'Écologiste* : lettre qui invitait au dialogue entre la théologie et « les diverses pensées écologistes ». Cette lettre appelait aussi les catholiques « à une décisive prise de conscience de la responsabilité envers la Terre, devant le Créateur » : responsabilité qui s'impose explicitement au croyant, comme le dit la Bible dès les premières pages (Genèse 2, 15 ; 2,19 ; 4,12).

La table ronde fut l'occasion d'entendre notamment les témoignages des deux jeunes femmes intervenantes, engagées dans la recherche – en familles – d'un nouveau mode de vie, comme nous y appelle le Magistère depuis la fin du XX^e siècle.

*

La nouveauté était aussi dans l'assistance, où étaient présentes plusieurs associations agissant sur le terrain écologique et social : par exemple France Nature Environnement, dont une responsable a donné son témoignage sur le drame de Sivens et la confrontation avec les pouvoirs politico-économiques ; Jeûne pour le climat, réseau de mobilisation inter-religieuse dans la perspective de la conférence de Paris en 2015 ; le groupe Chrétiens unis pour la terre ; la Ligue de protection des oiseaux, qui est l'une des plus grandes associations françaises de défense de la biodiversité, etc.

Ces échanges ont aussi permis un début de dialogue, imprévu et qui n'aurait probablement pas pu se réaliser ailleurs, entre un membre d'Europe-Écologie-les-Verts et l'ex-président fondateur (toujours co-animateur) de La Manif pour tous. L'un et l'autre ont convergé sur la nécessité de lier entre elles les luttes complémentaires... Rencontre inédite de militants venus d'horizons éloignés, autour du bien commun à défendre.

1. Auteur notamment de *L'écologie de la Bible à nos jours. Pour en finir avec les idées reçues*, Éditions de l'Œuvre, Paris, 2008. Voir son blog : plunkett.hautetfort.com, « un bloc-notes de journaliste chrétien ». [N.d.E.]

On trouvera dans les pages suivantes des extraits de certaines de ces interventions, après celles des participants à la table ronde.

*

Grâce à cette phase du colloque, tenu en présence de trois évêques dans l'auditorium de la Conférence des évêques de France, deux innovations ont été manifestées :

- le rôle de l'écologie comme possibilité d'une convergence entre les sensibilités, par-delà les cloisons habituelles ;
- et les avancées de laïcs catholiques français dans le domaine d'une écologie « intégrale » : c'est-à-dire environnementale, humaine, et incluant la réflexion sur la nécessité de changer le modèle économique, comme le pape François le dit avec force dans l'exhortation apostolique *La Joie de l'Évangile* (paragraphe 53 à 64). Cet effort de cohérence de la part des fidèles répond à un appel de l'Église.

Qu'il y ait un terrain commun à tous et qu'on puisse se libérer des clivages, c'est une découverte qui renverse les habitudes mentales. Et le milieu chrétien peut la favoriser : à condition qu'il se laisse éveiller par le Magistère...

L'expérience réalisée au colloque a montré tout cela. À nous de le faire connaître. ■

Pour une écologie intégrale¹

Marianne DURANO

Agrégée de philosophie. Co-auteur de Nos Limites, pour une écologie intégrale (avec Gaultier Bès et Axel Rokvam), Le Centurion, Paris, 2014. C'est après avoir constaté l'aliénation à la technique et au marché que subissent nos contemporains, qu'elle se penche sur l'écologie, comme moyen de lutter contre une société de plus en plus déshumanisante.

Parmi les « Veilleurs »², nous sommes venus aux questions écologiques parce que nous nous interrogeons en général sur le devenir de notre société, menacée par une déshumanisation et une artificialisation croissante. Cela me conduit d'ailleurs à interroger l'intitulé de ce colloque : l'idée de « sauver la création » ne coïncide pas avec la nôtre, dans la mesure où nous nous sommes engagés en écologie moins pour sauver la création que pour sauver notre humanité. Dans cette formule, « sauver la création », on pourrait voir une idée de toute-puissance, d'extériorité par rapport à la création : l'idée d'un homme capable de « sauver » la création en se tenant face à elle comme s'il lui appartenait pas ! Cette illusion de toute-puissance et d'extériorité est à la fois la raison de la crise écologique que nous traversons, et la raison du désintérêt que l'écologie provoque chez la plupart de nos contemporains...

Nous avons l'impression qu'il faut sauver quelque chose à quoi nous n'appartenons pas. Or, même si l'on me prouvait aujourd'hui que l'homme n'a aucune influence sur le climat, ou qu'on peut trouver des solutions à toutes les conséquences néfastes de notre consommation, je continuerais à dire que cette consommation n'est pas bonne pour l'homme, qu'elle isole les individus les uns des autres, qu'elle crée des frustrations : tout un ensemble d'injustices qu'il faut combattre. Pas seulement les conséquences néfastes de nos comportements !

Je reprends donc l'intitulé impressionnant de cette table ronde : « Que devons-nous faire ? » Du haut de mes vingt-trois ans, je ne prétends pas donner des leçons, ni des conseils de comportement. Ce que je sais en revanche, c'est que, très modestement, nous préconisons moins un certain nombre de grands projets qu'une pluralité de petits rejets. Il s'agit, au quotidien, de refuser ce que notre société nous présente comme la panacée, de poser plusieurs gestes de refus.

1. Transcription éditée de l'enregistrement, non revue par l'auteur. [N.d.E.]

2. Les « Veilleurs » sont, au sein de La Manif pour tous d'opposition au mariage entre personnes de même sexe, un « mouvement immobile » (pratiquant le sit-in) et pacifique, né en réplique à l'arrestation en avril 2013 de manifestants devant l'Assemblée nationale où était discuté le projet de loi dite « Taubira » visant à permettre le « mariage pour tous ». [N.d.E.]

Ces gestes, nous les connaissons et nous avons du mal à les admettre : cesser de consommer autant, si bêtement. Consommer local, préférer manger au mois de novembre des rutabagas plutôt que des pastèques... On sait très bien ce qu'il faut faire, mais on n'a pas envie de le faire. Les blocages sont différents selon les milieux. Dans certains milieux, on n'a pas envie de refuser les prérogatives que la technique nous donne, ou de refuser les libertés qu'elle nous permet au niveau des mœurs. Dans d'autres milieux, on ne voudra pas consommer bêtement...

En fait, il faut mener une vie normale. La vie qu'on nous propose, avec sa consommation effrénée, est délirante. Ce que nous voudrions, nous, c'est arrêter de payer pour tout : pour faire l'amour, pour rencontrer des gens, pour avoir des amis, mener une vie normale ; habiter près de notre lieu de travail, pour éviter de faire quatre heures de train tous les jours... Pour moi, l'écologie, ce n'est pas forcément faire des grands choix, mais commencer par refuser la démesure dans laquelle on nous plonge.

L'écologie intégrale que nous défendons, c'est d'essayer de faire de l'écologie une réponse à toutes les formes de crises que nous impose l'époque : crise sociale, crise économique, et pas seulement crise environnementale ; ne pas privilégier l'humain au détriment de la nature, ni la nature au détriment de l'humain. Car le problème de la crise que nous traversons ne concerne pas seulement les plantes, les animaux ou la biodiversité : il concerne les relations que les humains ont entre eux, leurs relations à la fête, à leurs amis, à leurs amours... Vue ainsi, l'écologie peut apporter des réponses à cette crise de l'identité humaine que nous traversons.

Question à Marianne Durano

Les jeunes de votre génération qui se sont agrégés au mouvement des « Veilleurs » étaient-ils déjà conscients de ces problèmes, ou en ont-ils pris conscience au cours de la lutte menée ensemble ?

Les « Veilleurs » ne sont pas une organisation, une ONG. Ils n'ont pas de porte-parole et je n'en suis pas la fondatrice ! Je ne peux pas répondre au nom de mes camarades. À titre personnel, je peux dire que j'ai pris conscience – avec les « Veilleurs » – des problèmes écologiques à travers les problèmes sociaux que nous avons traversés en 2013. Ce sont les problématiques « sociétales » qui nous ont amenés à réfléchir sur les problématiques environnementales. Les deux sont inséparables. ■

Le mouvement « Chrétiens, changeons ! »

Amélie HUARD

Psychologue de formation, actuellement en congé parental, elle a travaillé pour une entreprise sociale au Cambodge, puis pour l'ONG Passerelles numériques. Elle a participé avec son mari au lancement de Chrétiens indignés (2011) puis en 2013 à celui de Chrétiens, changeons ! à Clermont-Ferrand, pour un engagement public des chrétiens en faveur d'une écologie intégrale.

Chrétiens, changeons ! est un mouvement. Il a été créé début 2014 à Clermont-Ferrand. C'est un appel aux chrétiens à se convertir à l'écologie intégrale, et à rejoindre tous les mouvements, tous les courants, chrétiens ou non, qui participent aux révolutions sociales en cours. On peut le résumer en trois incitations : comprendre, changer, agir.

Comprendre

Nous voulons aider les chrétiens à comprendre ce qui se joue aujourd'hui à travers la grande crise sociale et écologique que nous traversons. Comprendre aussi en quoi les chrétiens, porteurs de la vigueur de l'Évangile et nourris de la doctrine sociale de l'Église, sont appelés à y jouer un rôle.

Notre mouvement propose ainsi des conférences et s'attache à ce qu'un public le plus varié et nombreux possible puisse les suivre. Six conférences ont déjà été programmées :

- Octobre 2013 : « Chrétiens, et si nous changions le monde ? » par Patrice de Plunkett.
- Février 2014 : « La doctrine sociale au fond de votre caddie – Et si nous changions le monde en consommant autrement ? » par Dominique Lang.
- Mai 2014 : « L'économie peut-elle servir le bien commun ? » par Cécile Renouard.
- Février 2015 : « Et si on vivait autrement que chacun de son côté ? » par Olivier Rey.
- Mars 2015 : « Aujourd'hui, un chrétien, s'il n'est pas révolutionnaire, n'est pas un chrétien ! (Pape François) », par Jean-Pierre Denis.
- Mai 2015 : « Pour aider le monde, faisons de l'unité en nous », par Élisabeth Ledugne.

Ce parcours a pour objectif de développer notre lucidité et notre compassion pour le monde. Les conférences ont attiré un large public local (de 250 à 350 personnes) et, selon leurs témoignages, elles ont permis à beaucoup d'entre elles d'avancer. Exemples de réactions : « La première conférence m'a ouvert les yeux... On n'achète plus vraiment de la même manière... »

Changer

« Chrétiens, changeons ! » souhaite inviter les chrétiens – comme son nom l’indique – à changer. Ou plutôt, à se convertir. Quand on souffre avec le monde, le désir peut naître, le regard change, l’homme se convertit. « Chrétiens, changeons ! » propose à chacun de cheminer librement et joyeusement vers une sobriété généreuse. Les conférences font partie de ce parcours de conversion. Par ailleurs, les membres de « Chrétiens, changeons ! », lors de leurs réunions en plénière, échangent autour de leurs habitudes de consommation à partir du *Petit livret pour de grands changements* qu’ils ont édité l’an dernier.

Il est très important pour nous de proposer à ceux qui veulent modifier leur mode de consommation (et même, plus largement, leur mode de vie) une démarche qui allie patience et bienveillance. Les témoignages que nous recevons montrent à quel point chaque parcours est personnel, à quel point il peut ou doit prendre du temps, à quel point il demande de la délicatesse. « Je n’irai pas à votre rencontre sur la permaculture mardi : pas encore prête mais ça chemine... » – « En un mois nous avons tout changé : nous n’avons plus de congélateur, nous n’allons plus au supermarché, nous achetons bio... » – « J’allais acheter aussi ce pull alors que je n’avais besoin que d’une chemise : j’ai pensé à “Chrétiens, changeons !” et je ne l’ai pas acheté... ».

Agir

Enfin, « Chrétiens, changeons ! » souhaite permettre aux chrétiens d’agir. Le mouvement souhaite créer un élan, être l’un des médiateurs qui puissent aider les chrétiens à inventer, à rejoindre les alternatives qui existent déjà ou qui émergent pour un équilibre durable entre l’homme et la nature, entre citoyens d’une même nation, et entre les nations.

Quels sont nos moyens ?

- Des dîners vin-fromage présentent des acteurs de terrain, venus pour partager leur expérience, inspirer, donner envie... Un stagiaire du Bec Hellouin est venu nous parler de la permaculture. Bientôt nous aurons le témoignage d’un maire, responsable du parc naturel de Forez, puis celui d’un architecte.
- Notre nouveau site internet sera un relais pour donner de l’information sur ce qui se passe ailleurs.
- Petit à petit se crée autour du mouvement un collectif : la communication autour des conférences a permis de constituer un public, le plus varié possible (âge, origines sociales, niveau d’avancement...). Il est essentiel pour nous de dépasser les catégories périmées, les cloisonnements qui empêchaient de travailler ensemble.

*

Ainsi, « Chrétiens, changeons ! » souhaite, à sa mesure, être un catalyseur d’audace, de courage, de confiance dans la force du message chrétien. Nous serons par ailleurs très heureux de travailler avec d’autres mouvements chrétiens, dans d’autres villes, qui souhaitent avancer dans ces directions. ■

Ce que dit la foi en Dieu créateur¹

Dominique LANG

Assomptionniste, scientifique de formation et journaliste (La Croix et actuellement au Pèlerin), prêtre accompagnateur de Pax Christi France, il anime aussi le blog d'information Églises et écologie : eglisesetecologie.com. Pendant deux ans, il a animé et publié, avec Fabrice Nicolino, les Cahiers de Saint-Lambert.

Mon regard vient de l'interface où je me situe. Comme journaliste (Bayard), comme religieux vivant en communauté (assomptionniste) et comme prêtre accompagnateur de l'ONG Pax Christi France, je suis sensible de manière différente au défi écologique qui se présente à nous.

D'abord, je trouve intéressant de repérer la tension de fond, biblique, entre la prophétie et la sagesse. Une tension difficile à tenir au quotidien, car les sages ont tendance à s'endormir et les prophètes à quitter nos communautés. Prenons l'exemple du souci des créatures animales. Dans la tradition catholique, combien de « sages » ont rappelé qu'il faut s'occuper d'abord des pauvres avant de prendre soin des animaux. Et qui, du coup, ont découragé des « prophètes » dans nos communautés, pour qui la maltraitance envers les animaux souligne aussi notre incohérence quand nous parlons de la dignité humaine elle-même... On pourrait multiplier ce genre d'exemples.

Ces oppositions binaires nous font du tort. Et c'est d'autant plus étonnant que deux des grandes figures médiatiques du catholicisme français de la fin du XX^e siècle, l'abbé Pierre et sœur Emmanuelle, étaient des « recycleurs », des écologistes avant l'heure. En effet, après avoir fait le constat qu'un excès dans nos modes de consommation créait de la pauvreté, ils ont travaillé à partir de là pour faire de ces excès non plus des déchets, mais des ressources, engendrant des formes nouvelles de vie ensemble. Et donc, ils redonnaient une dignité nouvelle à des personnes exclues jusque-là. Le respect de la terre et celui des plus pauvres ne s'opposent pas.

Dans le monde catholique, les bases théologiques sont bien là. Depuis Paul VI se sont mis en place tous les éléments pour que la doctrine sociale de l'Église ne puisse plus aujourd'hui faire abstraction de la question de l'écologie, de notre mode de vie, de notre rapport aux ressources naturelles. L'encyclique *Caritas in veritate* l'a gravé dans le marbre, pourrait-on dire. En attendant que la pro-

1. Titre donné pour l'édition. [N.d.E.]

chaîne encyclique du pape François l'exprime encore plus clairement ! À partir de là, toutes les communautés locales devront bien se mettre au travail sur ce sujet.

Il y a encore du travail, comme je le constatais, il y a quelques semaines, lors d'une session de formation diocésaine... Parmi les incompréhensions qui se sont exprimées au cours de ce temps, je retiens cette difficulté avec le repas végétarien (délicieux) qu'avaient décidé d'offrir les organisateurs. Peur de manquer, de changer nos habitudes ? Nos communautés sont prisonnières de ces peurs, comme tous nos contemporains.

*

Pour ma part, ma réflexion a commencé à prendre corps en accompagnant les réflexions menées autour du magazine *Terre sauvage*. Un titre qui présentait jusque-là une nature merveilleuse, mais dépourvue d'humanité. Comment changer la ligne d'un tel titre pour remettre plus d'humain ? Les experts, naturalistes, scientifiques, responsables du monde de l'environnement, qui ont été sollicités pour cela, m'ont mis la puce à l'oreille. J'ai en effet entendu là trois choses fondamentales qui m'ont décidé à aller plus avant dans ce champ de réflexion :

- D'abord, j'ai fait le constat que la crise écologique est bien un fait. Sur le terrain, il est possible de voir des accélérations sans précédent dans l'évolution des paysages. Quelque chose se passe et c'est massif. Ce constat faisait l'unanimité parmi ces personnes rassemblées.
- Ensuite, alors que la plupart d'entre elles se revendiquaient agnostiques ou loin de l'Église, il a souvent été question, dans les échanges, de la place des chrétiens dans cette mobilisation : « Où est l'Église ? Quand le Pape va-t-il s'intéresser à l'écologie ?... Nous gagnerions dix ans dans notre travail... » Pour une fois qu'on nous attend, qu'on nous invite, pourquoi jouer les timorés ?
- Enfin, écoutons le langage écologiste contemporain : « Il faut sauver la planète », « se réconcilier avec la nature », « faire alliance avec le vivant » ; « il faut se convertir dans nos modes de vie ». Salut, réconciliation, alliance, conversion : ce sont nos mots à nous. Des mots qui prennent un sens nouveau et qui nous invitent donc au dialogue bienveillant. À ce titre, il peut être intéressant d'interroger l'intitulé de notre colloque : vouloir « sauver la création » ne constitue-t-il pas un magnifique oxymore théologique ?

Il est temps en effet que nous nous remettions à l'écoute de ce que nous affirmons quand nous parlons de la foi au Dieu créateur. Ce que dit d'abord la foi au Créateur est que nous croyons que le salut de Dieu se manifeste à travers notre expérience du créé. Vouloir parler de l'importance de la Création à partir du récit des commencements de la Genèse, ne nous permet pas toujours de dialoguer avec les questions environnementales actuelles. Car s'il suffisait de croire en la création du monde en sept jours, pourquoi sommes-nous si indifférent à la défiguration en cours de ce monde si beau ?

*

Il est temps que nous nous souvenions que le grand et principal récit de Création est celui de la mort et Résurrection du Christ : croire que Dieu a pris le risque de sortir de lui-même pour rentrer dans sa création jusqu'au bout, jusque dans les noirceurs les plus absolues du mal, jusque dans l'avilissement de la mort, de la destruction, pour que nous, pauvres créatures, déchets de l'univers, nous soyons rendus capables de Dieu ! C'est ça, l'inouï projet créateur.

Or il faut faire le constat que nous ne savons plus, nous, chrétiens, parler de la Création². Regardez la déroute d'une catéchiste quand elle tente d'expliquer la Création du monde devant des enfants qui entendent parler ailleurs de Darwin et du *big bang*... L'articulation nous paraît, à nous même, souvent difficile. La tentation est grande de réduire la foi au Créateur à une émotion esthétique pour un jardin perdu. Nous ne sommes pas crédibles si nous avons peur de la réalité du monde, si notre création n'est qu'un concordisme religieux pour dire que nous aussi nous avons quelque chose à dire sur la création.

Comme journaliste, je fais souvent le constat que, si les écologistes intéressent mes collègues, il reste toujours une méfiance : peur d'idéologies peu fréquentables, ou de postures utopistes... Les écologistes ne sont pas encore vraiment écoutés. Il serait pourtant dommage, du coup, d'oublier d'entrer en dialogue avec les plus intéressants d'entre eux : naturalistes, militants, écologistes de terrain et même zadistes³. Dans bien des cas, ils sont les derniers à poser des questions simples et essentielles dans nos sociétés conformistes.

Pour ne prendre qu'un exemple parmi d'autres : les événements autour du barrage de Sivens⁴. Ont-ils mobilisé des communautés chrétiennes dans le secteur, au-delà de la simple émotion de ceux qui sont pour ou contre ? Qui est allé rencontrer ces jeunes qui défendent le respect de l'environnement contre certaines logiques trop courtes ?

Le dialogue avec les écologistes et la réflexion autour des thématiques qu'ils mettent à jour nous mettent au défi de penser au-delà des postures radicales. Oui, c'est vrai, dans ces milieux, il y a aussi des pensées antihumanistes, antisépécistes⁵, antinatalistes⁶, avec lesquelles la foi chrétienne devra batailler. Mais il nous faut reconnaître que dans nos communautés aussi existent des positions radicales, fondamentalistes ou intégristes, sans que cela ne nous décourage d'essayer d'être chrétiens...

2. Le parti est pris ici d'écrire « Création » avec une majuscule initiale quand il s'agit de l'acte créateur de Dieu, et « création avec un petit « c » pour désigner ce qui est ainsi créé. [N.d.E.]

3. Les zadistes sont des militants écologistes, considérés comme proches de l'anarchisme ou de l'extrême gauche, qui s'opposent aux aménagements infrastructurels ou industriels de « zones à défendre ». [N.d.E.]

4. Le militant écologiste Rémi Fraisse a trouvé la mort le 26 octobre 2014 lors de heurts avec la police de manifestant opposés à la construction d'un barrage à Sivens dans le Tarn. [N.d.E.]

5. Le mot « spécisme » a été inventé dans les années 1970 pour exprimer et dénoncer l'idée qu'une espèce quelconque (et en particulier l'espèce humaine) aurait des droits supérieurs aux autres. [N.d.E.]

6. L'« antinatalisme » réclame de limiter le nombre des naissances, l'argument étant que l'espèce humaine, si elle prolifère, est nuisible aux équilibres écologiques de son environnement. [N.d.E.]

*

N'ayons donc pas peur du dialogue avec les hommes et les femmes de bonne volonté. Et il y en a beaucoup dans ces milieux, que nous connaissons à peine, et qui pourtant nous rendent des questions simples, essentielles, presque évangéliques : « C'est quoi le sens de ma vie ? Pourquoi vaut-il la peine de lutter ? Comment est-ce que je prends soin de mon prochain et même de la génération future ? »

Un tel dialogue nous apprendra une autre bonne nouvelle : la prise en compte pastorale et théologique du questionnement contemporain, ouvert par les écologistes, sur notre rapport au monde (à la création, dirons-nous) nous offre un magnifique champ de collaboration œcuménique. Car s'il y a bien un point qui nous rassemble de manière forte entre chrétiens, c'est notre foi commune au « Dieu créateur », dont la paternité nous pousse à assumer la nôtre. De quoi renouveler en profondeur notre témoignage commun évangélique. ■

Écologie et vie monastique

Dom Jean-Pierre LONGEAT, osb

Président de l'assemblée générale de la Conférence des religieux et religieuses de France (CORREF) et de l'Alliance inter-monastères (AIM), ancien abbé de l'abbaye bénédictine Saint-Martin de Ligugé, il est l'auteur de 24 heures de la vie d'un moine (Points Sagesses, Paris, 2011).

Littéralement, l'écologie, selon l'origine grecque de ce mot (*oïkos-logos*) est le discours sur la vie à l'intérieur d'une maison, en l'occurrence, l'espace et le temps dans lesquels vivent les humains. Ce discours doit déboucher sur des actes : littéralement, ceux-ci sont regroupés sous le terme d'économie : en effet, d'après l'origine grecque du mot (*oïkos-nomos*), l'économie est l'ensemble des « lois » que l'on se donne pour vivre bien ensemble dans cet espace et dans ce temps. Il est bien dommage que ce vocable ait été réduit aujourd'hui à son seul usage financier. Il concerne pourtant tous les éléments de la vie humaine, sociale et même spirituelle. Il y a une manière économique de vivre ensemble et à titre personnel une saine écologie. Les moines sont tout à fait dans cet état d'esprit.

*

Selon la Règle de saint Benoît, leur priorité économique, c'est l'écoute de Dieu et de leurs semblables pour le libre échange d'une parole utile touchant aux fondements. C'est pourquoi les moines privilégient le silence autant qu'il est possible, afin que les paroles échangées pèsent leur véritable poids. On pourrait dire que l'écoute essentielle, tant de soi-même que des autres et de cette voix mystérieuse qui nous précède et que l'on nomme Dieu, est la base de toute économie écologique. Le fatras de la parole est certainement à l'origine de la toute première crise économique de la vie humaine. La parole est un bien reçu et rendu à la portée de tous. Il demande un grand désencombrement pour pouvoir être perçu dans toute sa richesse.

De ce fait, tout dans le monastère est organisé en fonction de cette écologie humaine, tant pour la vie personnelle que pour la vie communautaire.

- **Tout au long de la journée**, les moines se rendent attentifs au bien suprême de la Parole qui vient d'en-haut. Ils se réunissent sept fois par jour pour la prière. Ils se remettent en présence de la source active à laquelle ils veulent se connecter en premier lieu, et ils lui répondent en chantant abondamment, tant pour exprimer la louange du don de la création et de la vie que pour lancer le cri de détresse d'une humanité souvent éprouvée sur le chemin de ce monde.

- **Ils aménagent leurs espaces** de manière à ce que chaque détail ait toute sa valeur. La *Règle* de saint Benoît demande à l'économe du monastère de veiller à ce que l'on traite toutes choses dans le monastère avec le même soin que les vases sacrés de l'autel. Espaces de verdure, potagers, vergers, forêts ou terrains agricoles : tout devient dans le monastère espace de contemplation... On trouvera ci-après quelques exemples de cette mise en œuvre qui bien souvent fait la gloire de nombreux établissements monastiques. Beaucoup de monastères aujourd'hui sont soucieux de préserver l'espace avec les règles élémentaires sur lesquelles la mouvance écologique attire notre attention.
- **Le rapport au temps partagé** est également vécu dans une saine économie, même si aujourd'hui, l'institution monastique, au moins en Occident, est pressurée par les mêmes impératifs de productivité que la société ambiante. Cependant, l'équilibre qui voudrait être vécu entre prière, travail et vie fraternelle gratuite reste une règle majeure qui doit être à tout prix préservée pour une bonne économie sociale. Pour ce faire, les monastères s'appuient sur le potentiel de l'extraordinaire réseau de solidarité que constituent les nombreuses communautés réparties sur les cinq continents. On pourrait dire de la vie monastique qu'elle développe l'idéal écologique d'une mondialisation fraternelle.
- **La nourriture** est également pour les moines un lieu économique et écologique important. Manger pour eux implique toujours la reconnaissance d'un don reçu et partagé. Manger sobrement sans excès ni gaspillage est une règle sur laquelle saint Benoît insiste. Les plats seront suffisants, sains et équilibrés pour permettre une croissance heureuse et un bon déploiement du reste des activités. S'il est un symbole d'un bon équilibre de vie, c'est bien celui de la consommation et notamment alimentaire : les communautés monastiques tentent vraiment d'avoir une bonne réflexion à ce sujet même lorsqu'elles sont obligées de recourir à des services extérieurs.
- **Le confort de la vie ordinaire** se limite à ce qui est nécessaire. On donne à chacun ce dont il a effectivement besoin. Tout est mis en commun pour une économie solidaire au niveau local ou, plus largement, national et international. Cela décuple les possibilités des communautés en matière d'élaboration de projets, du fait des réductions de frais pratiqués sur les usages courants tels que le parc automobile, l'habillement, le matériel de buanderie, les instruments de communication, les énergies électrique ou de chauffage : autant de domaines où les moines et les moniales profitent des avancées de l'écologie.
- **En accueillant des hôtes** pour des séjours de silence ou de retraite, les centres monastiques se présentent, au cœur de nos sociétés, comme des oasis où l'on peut tenter de mieux respirer, de mieux partager, de moins posséder illusoirement, afin d'être davantage soi-même en relation avec autrui. Il est étonnant dans la *Règle* de saint Benoît de constater que le chapitre le plus écologique est celui concernant l'économe du monastère :

Pour cellérier du monastère, on choisira parmi les frères quelqu'un qui soit judicieux, sérieux, sobre, frugal, ni arrogant, ni agité, ni blessant, ni trop hésitant, ni trop prompt à la dépense, mais qui ait le sens de la présence de Dieu toujours et partout, et qui soit comme un père pour toute la communauté. Qu'il prenne soin de tout, qu'il ne mécontente pas les frères. Si quelque frère lui fait une demande déraisonnable, il ne

l'indisposera pas en le rebutant ; mais qu'il refuse avec raison et humilité à celui qui demande mal à propos. Qu'il veille à la garde de lui-même...

Qu'il prenne un soin tout particulier des malades, des enfants, des hôtes et des pauvres...

Qu'il considère tous les objets et tous les biens du monastère comme s'il s'agissait des objets sacrés de l'autel. Qu'il ne tienne rien pour négligeable. Qu'il ne soit ni enclin à l'avarice, ni à l'excès des dépenses ; qu'il ne dilapide pas les biens du monastère, mais qu'il fasse toute chose avec mesure avec un grand sens du bien commun¹.

Si, effectivement, l'économe du monastère a une telle attitude « écologique » pour un sain développement humain et social, alors on peut l'espérer, toute la communauté saura rayonner à partir d'une même perspective spirituelle.

L'espace monastique et les activités de la terre

Dans un monastère comme celui de Ganagobie ou celui de Lérins en France, non seulement l'espace du monastère lui-même est aménagé avec goût, beauté et efficacité, mais c'est l'ensemble des sites qui reçoit un soin constant. L'espace naturel protégé par Lérins est l'île dans son entier : habitation, culture de la vigne, forêt, chemins et criques accessibles aux visiteurs nombreux. Le petit archipel fait partie du programme européen « Natura 2000 », essentiellement en ce qui concerne les fonds marins.

Par ailleurs, des mesures sont prises par exemple pour la culture de l'olivier ou de la vigne, dans le domaine de la lutte contre les parasites où des options phytosanitaires² sont prises. Le but recherché n'est pas le degré zéro de parasitisme des vergers et de la vigne, mais la lutte raisonnée : enherbement maîtrisé pour éviter l'emploi des herbicides, pas d'insecticides mais la lutte par hormones de synthèse contre les papillons prédateurs de la vigne, et une action régulatrice sur les divers ravageurs de vergers, pour maintenir leur population à un niveau assez bas...

Ici ou là, la culture des jardins monastiques ou le développement en agriculture biologique des vergers créent un univers enviable tant en Europe qu'en Asie, en Amérique et même maintenant en Afrique :

- Thu-Duc, au Vietnam, plante des haies de bambous, d'hibiscus, de citronnelle et d'eucalyptus pour assainir l'air et drainer l'humidité. Peramiho, en Tanzanie, Puno au Pérou, tout comme Rafaela en Argentine, ou Caldey en Angleterre, ou encore Dourgne et Saint-Benoît-sur-Loire en France, n'utilisent pas de fertilisants chimiques. Saint-Benoît-sur-Loire utilise seulement du compost fait à base de feuilles, de tontes de gazon, et y ajoute des purins de plantes : orties, raifort, rhubarbe, fougère, absinthe... Paraná en Argentine utilise presque uniquement un fertilisant totalement naturel : fumier de volaille, de vache ou de cheval. La ferme de la Pierre-qui-Vire, en France, pratique l'agriculture biologique depuis 1969 : première exploitation de ce type en Bourgogne, affiliée à l'association « Bio-Bourgogne » et dotée d'un label de qualité. Le centre de retraites Guadalupe de Cuernavaca, au Mexique utilise des engrais naturels ache-

1. Règle de saint Benoît, 31.

2. « Phytosanitaire » désigne ce qui concerne la santé (*sanitas* en latin) du végétal (*phyton* en grec). [N.d.E.]

tés à une coopérative écologique, favorisant ainsi le développement de cette coopérative, en attendant de recevoir un enseignement pratique pour l'utilisation du compost et la fabrication de l'engrais naturel.

- Koubri, au Burkina-Faso, a su empêcher que les villageois ne viennent couper les arbres pour du bois de chauffe : beaucoup de plantes naturelles médicinales ont ainsi été sauvées, et la population en est maintenant reconnaissante. Mais le désert avance à grands pas, et l'avenir va exiger plus d'arrosage, plus de techniques pour « piéger » l'eau... Koubri a été félicité par le Centre national de semences forestières (CNSF) pour avoir su garder la seule forêt à soixante kilomètres à la ronde autour de Ouagadougou, et avoir créé un microclimat à l'entour du monastère.
- Nostra Señora de Los Angeles, à Constantina, près de Séville, en Espagne, est situé dans le parc naturel de la Sierra Nord et pratique la culture écologique des oliviers, en respectant les normes en vigueur dans ce parc.

De même :

- **Des monastères participent à un plan de gestion durable des forêts.** Dzogbegan, au Togo, a planté plus de trente hectares d'arbres forestiers dont certains sont déjà en âge d'être exploités. La Pierre-qui-Vire, Ganagobie, Saint-Benoît-sur-Loire et Lérins coopèrent avec les organismes d'État français pour établir leur plan de gestion : recensement, plantation, éclaircissement. En 2002, Las Condes, au Chili, a replanté 5 000 arbres, arbustes et plantes, pour protéger les abords naturels du monastère, mais aussi pour créer, au centre de la ville de Santiago, un sanctuaire de la nature pour les espèces végétales, ainsi que pour la faune locale. **Le papier est généralement recyclé.** Des initiatives à large échelle ont commencé : au Brésil, une ONG vient régulièrement recueillir papiers, caisses et autres matériaux pour le recyclage, et Nossa Senhora das Graças y participe, tout comme Córdoba en Argentine.
- **Le tri sélectif des déchets** est une pratique est à peu près générale, même si elle prend des proportions différentes, en fonction des contextes locaux. Le tri des déchets organiques et non-organiques permet ainsi à Luján, en Argentine, de recycler ce qui est organique en fabriquant du lombricompost³.
- **Les énergies renouvelables sont d'actualité.** Lérins et Ganagobie mettent à profit leur localisation méridionale pour faire fonctionner une série de panneaux solaires qui fournissent un chauffage d'appoint pour l'eau. Thu-Duc utilise l'énergie éolienne pour sa plantation des orchidées.
- **L'eau est économisée.** Peu à peu, au rythme des rénovations de matériel, comme le signalent plusieurs réponses, cette pratique se généralise. Certaines communautés y sont déjà obligées par l'installation de mesureurs d'eau, comme à Córdoba, à Nossa Senhora das Graças et à Santiago de Compostela, ou par l'installation d'un système de micro-aspersion, goutte à goutte, pour les vergers de pommiers et de cerisiers à Quilvo. À côté des dispositifs techniques, il y a les dispositions prises en commun pour économiser l'eau, comme à Thu-Duc :

3. Le lombricompost (ou vermicompost) est un engrais naturel, obtenu par l'action de vers dans du fumier ou d'autres déchets organiques. [N.d.E.]

les eaux de rinçage ou de lavage des légumes sont mises de côté pour arroser le jardin, et éviter d'utiliser l'eau de la ville de Ho-Chi-Minh-Ville. Un autre contexte climatique permet à Rixensart, en Belgique, d'utiliser l'eau de pluie pour les sanitaires nouvellement installés.

•

*

Voilà pour les pratiques de conservation ou de préservation. Pour ce qui concerne la réflexion, quelques remarques laissent entrevoir l'immensité de la tâche qui sera à accomplir pour sensibiliser les communautés, bien qu'elles soient, par leur vocation même, ouvertes aux attitudes de respect envers les personnes comme envers toute la création de Dieu. ■

L'articulation entre science et foi¹

Jean-Marie PELT

Botaniste-écologiste, professeur émérite des universités en biologie végétale et pharmacognosie, fondateur en 1971 de l'Institut européen d'écologie (IEE) qu'il préside, il préside également la Fondation européenne de recherche sur l'éducation et l'écologie de la personne et de ses applications sociales. Il est professeur honoraire de l'université Paul-Verlaine et membre du « Comité 21 ».

Nous allons garder un très vif souvenir de cette journée que je ressens comme tout à fait exceptionnelle ! Je vais de colloque en colloque, mais la qualité des interventions que nous avons partagées aujourd'hui me paraît d'une richesse extrême et laisse penser que notre vieille Église, qui a parfois des rhumatismes et quelques raideurs, est tout à fait capable de se régénérer et de revivre à travers ce qui nous est commun aujourd'hui : l'écologie.

*

C'est avec humilité que je vais vous parler de la botanique. C'est par la botanique que je suis arrivé à l'écologie. J'ai eu l'immense chance d'avoir comme professeur un des rares élèves de Pierre Teilhard de Chardin, et ceci m'a ouvert très tôt à l'idée d'évolution. C'est par ce chemin que j'ai découvert l'écologie.

J'ai été frappé par un reportage à la télévision sur ce que nous appelons les « peuples premiers ». Quand nous parlons du massacre des forêts, nous sommes au cœur de la botanique, nous évoquons l'Amazonie. Nous ne savons pas – car on ne nous le dit pas – que c'est en Indonésie, à Bornéo, en Malaisie, que se produisent aujourd'hui les plus grandes catastrophes au point de vue de l'érosion de la biodiversité forestière. Pour deux raisons : la Chine a déboisé complètement les versants de ses grands fleuves. Elle n'a pas de bois ; elle s'en procure par tous les moyens – y compris chez nous en France. Les grumes² partent et reviendront sous forme de meubles. Ce qui montre que, même du point de vue de l'économie, nous ne sommes pas performants. Il y a aussi la plantation intempesive de palmiers à huile qui tuent la biodiversité. Le palmier est très exigeant en ressources de la terre. Il use la terre et ne vit pas vieux...

1. Transcription éditée, en y ajoutant le titre, de l'enregistrement, non revue par l'auteur. [N.d.E.]

2. Les grumes sont des troncs d'arbres abattus. [N.d.E.]

Pour toutes ces raisons, le déboisement a des conséquences ; nous, les Européens, nous pensons immédiatement au stockage du carbone qui n'a plus d'efficacité, et nous pensons à la perte pour la biodiversité : la perte d'espèces parmi les plantes médicinales fera disparaître des médicaments, etc. C'est parce que nous voyons l'écologie depuis le Nord. Si nous étions dans les pays du Sud, nous penserions aux effets de la destruction sur les populations vivant dans ces forêts : en particulier les populations indiennes, et spécialement les groupes humains « non approchés » qui vivaient en autonomie complète, sans relation avec d'autres humains, et qui subissent de plein fouet la déforestation : par l'érosion rapide des sols, la terre passe dans les rivières, les poissons meurent, les animaux se dispersent, n'arrivent pas à se nourrir, viennent en contact avec les hommes car ils ne savent plus où aller – et ils meurent de maladies. Cet affreux désastre dure depuis des siècles, et nous continuons aujourd'hui à détruire des communautés humaines avant même d'avoir eu des contacts humains dignes avec elles.

*

Il y a aussi ceux qui meurent car ils défendent ces pauvres gens : ainsi le Suisse Bruno Manser. Je le connaissais : il défendait les Indiens du Sarawak, des tribus brutalisées par les coupeurs de bois qui exploitent ces forêts. On l'a tué, comme on a tué Chico Mendes au Brésil, Diane Fossey au Rwanda et d'autres, dont j'ai parlé dans un de mes livres : *Héros d'humanité*³. Voilà des désastres que nous perpétons avec une parfaite inconscience, sinon bonne conscience : « Ce sont des sauvages... Les sauvages ne valent pas des gens comme nous, qui vivons dans le monde de la civilisation... ».

La découverte que j'ai faite avec Jean-Pierre Cuny, quand nous préparions la série télévisée *L'Aventure des plantes* sur TF1⁴, ce fut le travail d'un botaniste sud-africain déjà très écologique : le professeur Van Hoven⁵. Il s'était demandé pourquoi, en Afrique du Sud, les koudous (antilopes) broutent les acacias modérément, sobrement : quelques feuilles, puis ils s'en vont brouter non pas l'arbre voisin, mais celui placé plus loin. Van Hoven s'est aperçu que les acacias broutés fabriquent immédiatement des tanins qui précipitent et neutralisent les sucs digestifs des koudous, risquant ainsi de les empoisonner. Donc les koudous changent d'arbre. Pourquoi ne broutent-ils jamais l'arbre voisin ? Parce que l'arbre brouté fabrique aussi un gaz, l'éthylène, que le vent pousse sur l'arbre voisin : celui-ci se met alors à fabriquer lui aussi des tanins, même s'il n'a pas été brouté ! Tout se passe comme si le premier acacia « parlait » à ses voisins pour leur dire de se défendre.

Ça se passe comme ça dans la nature : les herbivores ne mangent pas toute l'herbe. (Quand ils sont en milieu naturel, bien entendu... Je ne parle pas de ce qui se passe dans un élevage indus-

3. Flammarion, Paris, 2013. Bruno Manser (né en 1954) a disparu en 2000 à Bornéo. Le Brésilien Chico Mendes (1944-1988) a été assassiné en Amazonie et l'Américaine Diane Fossey (1932-1985) au Rwanda. [N.d.E.]

4. Jean-Pierre Cuny (1930-2000), homme de télévision et écrivain, a réalisé avec Jean-Marie Pelt deux séries d'émissions intitulées *L'Aventure des plantes*, diffusées en 1982 et 1986-87. [N.d.E.]

5. Wouter Van Hoven est professeur (désormais émérite) à l'Université de Pretoria. [N.d.E.]

triel comme la fameuse « usine des mille vaches » en France⁶). Les animaux ne mangent pas tout car la prédation est régulée. On a observé le même phénomène chez les peupliers par rapport aux insectes qui les dévorent : le peuplier se défend en fabriquant des substances nocives pour l'insecte. La même chose dans des armoises⁷ en Amérique. On en vient à se dire que la nature est régulée, qu'il y a des équilibres, quelquefois rompus mais qui se reconstituent, car la nature a une force incommensurable.

*

À partir de là m'est apparue la coopération entre les plantes. Cette idée n'était pas du tout présente dans les sciences naturelles : l'idée venue du XIX^e siècle était que la nature était d'une absolue sauvagerie, une jungle épouvantable, la loi du plus fort, la « lutte pour la vie ». Cette idée, malheureusement, est passée ensuite dans la société : les libéraux y ont vu une justification de la concurrence acharnée, les marxistes la justification de la lutte des classes, et notre société est donc partie sur l'idée de cette compétition où l'humanité, soumise aux « lois de la nature », se doit d'être en compétition permanente dans tous les domaines. Cette idée, encore très présente, fait beaucoup de dégâts.

Mais nous, à l'Institut d'écologie, nous travaillons beaucoup, sur le thème de la coopération. Cela m'a valu de rencontrer un ami professeur au Muséum d'Histoire naturelle, Marc-André Selosse, le plus jeune des professeurs du Muséum, qui travaille sur l'idée de symbiose, de coopérations, que l'on observe chez les lichens (êtres symbiotiques, association d'une algue et d'un champignon), les récifs coralliens (algue et monocellulaire animal) et dans l'agriculture traditionnelle : les « trois sœurs » des Amérindiens, les trois plantes à faire pousser ensemble ; le maïs, le haricot et la courge. Le maïs monte tout droit, le haricot tourne autour et apporte au maïs de l'azote ; le maïs suspend le haricot. Au sol il y a la courge, qui empêche les mauvaises herbes avec ses grosses feuilles et garde l'humidité du sol. Le maïs donne les glucides, le haricot les protides et au sol la courge... Le grand frère des trois sœurs était le tournesol, qui donne les lipides. C'était la base de l'alimentation des indigènes d'Amérique du Nord et centrale. Cela reste la base de l'alimentation de l'Extrême-Orient, avec le soja qui apporte les protéines, et du riz, les glucides. Ces associations très remarquables montrent que la nature pratique l'être-ensemble, et pas seulement la loi du plus fort.

*

J'en ai tiré l'idée d'associativité. Après avoir réfléchi pendant soixante ans à la botanique évolutive, je me suis aperçu qu'il y avait une loi dans la nature humaine et jusque dans la nature inanimée, minérale, la nature des chimistes et des physiciens, des astrophysiciens, des astronomes : des élé-

6. La ferme industrielle « des mille vaches », projetée en 2009 près d'Abbeville (Somme), ouverte en septembre 2014 avec 150 vaches après que le nombre maximal a été réduit à 500 par les autorités, a fait l'objet de l'opposition (manifestations et procès) d'associations écologistes et de la Confédération paysanne animée par José Bové. [N.d.E.]

7. Les armoises sont des plantes herbacées ou arbrisseaux, au feuillage persistant, aromatiques. Les plus connues sont l'absinthe, l'estragon, le génépi. [N.d.E.]

ments simples s'associent pour donner des éléments plus complexes, avec émergence de propriétés nouvelles.

Cela commence au *big bang* et finit à l'homme. Tout au début, il y a les fameux quarks, constituants des neutrons et des protons des atomes. Originellement, au début du *big bang*, ils s'associent avec des particules appelées bosons, qu'on avait imaginées par le calcul mais jamais mis en évidence jusqu'à 2012. Ces bosons vont s'associer avec les quarks pour que les quarks acquièrent de la masse. À ce moment, la gravitation universelle devient possible. Sans cette association, il n'y aurait pas eu d'univers. Cela s'est passé vraiment très tôt après le *big bang*. Cela se passe comme ça pendant toute l'histoire de la vie, du monde inanimé. Puis il y a l'homme.

Qu'avons-nous de particulier ? Quelle association nous a produits ? Une associativité prodigieuse : celle de nos neurones. Nous en avons cent milliards dans le cerveau et chacun est interconnecté avec dix mille neurones, ce qui fait un million de milliards de connexions. Nos petits frères les primates n'ont pas eu cette chance : il y a beaucoup moins d'interconnexions chez les singes que chez nous. Notre cerveau s'est « allumé » et on a vu naître chez nous la capacité aux valeurs, à la responsabilité, à la liberté, à la raison, à la connaissance.

En même temps, le mal est apparu chez nous. Il n'existe pas dans le monde animal, dans le monde non vivant. Donc nous avons le devoir de discriminer : grâce à nos neurones, nous pouvons et devons le faire. Nous pouvons nous orienter vers ce que tous les philosophes sont à peu près d'accord pour appeler le Bien. Teilhard de Chardin a montré le passage de la vie inanimée à la vie animée, de la vie animée à l'esprit. C'est comme cela depuis le début : il y a une direction dans l'évolution. Ça n'enlève pas la sélection naturelle, ni l'apport de Darwin : la sélection naturelle a sélectionné les fruits positifs de l'associativité. L'articulation entre science et foi est fondamentale, sinon nous ne serions pas crédibles...

*

Ce que j'ai ressenti si fort aujourd'hui, avec vous, c'est la sublime beauté du christianisme. ■

Extraits du débat avec la salle¹

Les catholiques et l'écologie

Un membre de la LPO². – *Je suis chargé d'études de la LPO dans le Rhône. Mais je ne suis vraiment pas attendu comme catholique par mes collègues... L'écologiste se fait souvent traiter par des chrétiens de « païen qui préfère les crapauds à l'homme », avec toute la violence que cela suppose pour l'interlocuteur. Moi, je subis l'inverse dans mon milieu de protection de l'environnement ! On me dit qu'une bonne écologie doit être « matérialiste » pour « ne pas rater les bons enjeux scientifiques » : on est persuadé qu'un croyant, jugé « irrationnel » par essence, ne peut pas être un bon scientifique... Il y a aussi le procès d'intention politique : « Vous êtes l'extrême droite qui fait de l'entrisme », m'a-t-on affirmé récemment ! Que faire ? Je me sens désarmé...*

Dominique LANG. – Dans les milieux écologistes, on retrouve une vieille peur du christianisme héritée des années soixante : l'idée de Lynn White, que le christianisme est à l'origine de toutes les dérives du capitalisme³... C'est faux, mais c'est la vie : on ne nous donnera jamais la première place ! Il faut qu'on soit assis à la dernière place et, petit à petit, comme dit la parabole de l'Évangile⁴, on nous invitera à avancer. Pour cela il ne faut pas qu'on se dénature. La tension entre la sagesse et la prophétie nous met souvent dans des postures déséquilibrées. Si l'on veut être des « sages » que « tout le monde peut entendre », on n'existe pas et on n'intéresse personne. Si au contraire on joue les prophètes casse-pieds en rappelant sans arrêt notre différence, les gens ne nous écoutent pas plus : on est excessifs, on tombe dans la caricature... La difficulté personnelle, et pastorale, c'est de tenir ensemble et avec équilibre deux positions à la fois : avoir la sagesse d'écouter ce que les gens ont à nous dire (parfois il y a des critiques difficiles à entendre, mais nécessaires), et avoir aussi le courage de dire notre cohérence, sans chercher à l'imposer.

Un membre d'Europe-Écologie-les-Verts. – Comme l'a dit Jean-Marie Pelt tout à l'heure, la question de l'humilité est fondamentale pour nous tous : il s'agit d'aller dans cette conversion vers l'écologie, sans juger. Or, que l'on juge ou que l'on soit jugé, nous sommes souvent dans des positions de jugement... Moi, par exemple, je suis un « affreux » qui fait de la politique : j'ai été conseiller municipal dans le parti de Noël Mamère et Éva Joly ! Ce n'est pas facile, il n'y a pas de « bonne » place

1. Transcription éditée des propos tenus, non revue par leurs auteurs. [N.d.E.]

2. La LPO (Ligue de protection des oiseaux) est l'une des principales associations françaises de protection de la nature. Elle agit au quotidien pour la protection de la biodiversité. [N.d.E.]

3. Lynn Townsend White, Jr (1907-1987) était un historien médiéviste américain, professeur à l'université de Californie à Los Angeles, auteur de nombreuses études sur l'histoire des techniques, et surtout de la célèbre thèse sur *Les racines historiques de notre crise écologique*, conférence prononcée le 26 décembre 1966 à Washington, devant l'assemblée annuelle de l'American Association for the Advancement of Science. [N.d.E.]

4. Luc 14, 7-11. [N.d.E.]

d'où agir : ce qui est important, c'est d'être en lien avec sa conscience. Je n'ai pas attendu que la GPA concerne, à la marge, les couples homosexuels pour m'y opposer. J'essaie de ne pas juger ceux qui s'intéressent à la GPA depuis très peu de temps... Le gros défi, pour nous chrétiens, est de réussir la réconciliation ou la réunion. Autrefois il y avait des chrétiens chez les écolos (L'Arche de Lanza del Vasto⁵...). Dans les rassemblements altermondialistes, le CCFD⁶ est présent : pas assez, mais présent... La claque éprouvée l'an dernier à propos du projet de loi Taubira a rendu évident un problème : se rendre compte que la soudaine mobilisation intense de notre Église, sur une question sociétale, ne s'est pas reproduite – comme elle l'aurait dû – à propos de la marche mondiale pour le climat du 21 septembre dernier, où seuls les éclaireurs unionistes et le CCFD ont défilé... Ici, dans la Maison des évêques, j'invite nos chers évêques à se mobiliser autant autour du climat !

Guillaume de PRÉMARE, premier président de la « Manif pour tous ». – Ce ne sont pas les évêques qui ont mobilisé dans la rue la « Manif pour tous », mais un groupe de personnes, qui se sont engagées en tant que citoyens sur des sujets de société, parce qu'ils le souhaitent, et parce qu'ils pensaient que ces sujets – indiscutablement importants – touchaient à l'avenir de la famille : donc à la structure même de la société. C'était une question touchant aux fondamentaux. Une question anthropologique... Or il y a un lien entre l'écologie et l'anthropologie : on pourrait dire que l'écologie est inséparable de l'anthropologie ! Je ne suis pas spécialiste, mais je m'intéresse beaucoup à ces questions : et je suis ouvert à la démarche des personnes qui, ayant pris conscience d'un certain nombre de problèmes de société chez les « Veilleurs » ou dans la « Manif pour tous », découvrent ensuite le type de sujets dont vous parlez : des sujets qui engagent les citoyens, et qui ne sont pas des sujets confessionnels, mais des sujets publics. Si l'on peut favoriser une prise de conscience plus large, ce sera avec grand plaisir, y compris avec les partis politiques que vous avez cités.

Marianne DURANO. – Je comprends que la prise de conscience qui s'est faite en 2013 puisse susciter la stupéfaction, et aussi l'énervement, de ceux qui travaillent depuis longtemps ces sujets : écologiques, mais aussi économiques et sociaux. On nous a reproché de ne pas nous être mobilisés sur l'immigration... Il ne faut pas opposer le problème du climat aux débats sociétaux : au contraire, il faut comprendre que, pour nous, l'écologie est une énorme chance qui nous est donnée ! Les problèmes écologiques, habituellement on ne les voit pas, on ne les touche pas, donc on ne se sent pas concerné ; or ce qui s'est passé l'an dernier avec les débats sur la filiation, c'est que ces questions du rapport de l'homme à sa nature se sont manifestées parce qu'on a touché là un lien très intime qui concerne notre naturalité, nos limites, notre finitude, notre ancrage naturel, et que ça a pu servir de révélateur pour beaucoup. Quand on arrêtera d'opposer les questions de filiation et les

5. Giuseppe Scansa-Lanza, dit (Joseph) Lanza del Vasto (1901-1981), Italien qui passe son adolescence à Paris où il reviendra vivre, rencontre en Inde Gandhi (19387) et fonde en France la première des Communautés de l'Arche (1948), fondées sur une non-violence déiste – à ne pas confondre avec les communautés homonymes fondées en 1964 par le catholique canadien Jean Vanier pour l'accueil des handicapés mentaux. [N.d.E.]

6. Le CCFD (Comité catholique contre la faim et pour le développement – Terre solidaire), dont le nom a évolué depuis son origine en 1961, est une ONG qui se réclame de la doctrine sociale de l'Église et plus particulièrement de la pensée du R. P. Louis Joseph Lebret, o.p. (1897-1966), reconnu comme un des inspirateurs de l'encyclique *Populorum progressio* de Paul VI (1967). [N.d.E.]

questions de climat, on pourra comprendre que c'est la même chose...

Le libéralisme

Question de la salle. – *Les sociétés anti-libérales et collectivistes ont été aussi polluantes et déshumanisantes que les sociétés libérales capitalistes. Le désastre écologique n'est-il pas dû à l'hubris technoscientifique, au prométhéisme humain naturel, augmenté par la surpopulation, plutôt qu'aux thèses économiques quelles qu'elles soient ?*

Marianne DURANO. – La thèse que nous soutenons est qu'aujourd'hui l'écologie est un problème de consommation et de modèle économique libéral. Ce n'est pas parce que « le communisme a fait pire » que le libéralisme en est justifié pour autant ! Le problème technique est réel, mais la technoscience n'est pas indépendante de la logique économique qui la sous-tend : c'est-à-dire du problème du marché. Un modèle libéral qui ne s'appuierait pas sur les évolutions techniques n'existe pas !

Le marxisme

Question de la salle. – *Marx disait qu'il était le fils naturel du libéralisme. Marxisme et libéralisme ne sont-ils pas deux façons d'enfermer la société dans un « économisme » ?*

Jean-Marie PELT. – L'économie est en panne : c'est une science qui doit se repenser. L'hubris scientifique est réelle et la chimie a tendance à perdre les pédales. Cette notion forte d'un besoin de solidarité, de valeurs, est déjà portée par l'évolution de l'univers. Nous devons accomplir ce que nous sommes là pour faire en tant qu'humains : au sein de la nature, pas en dehors. Le mot « environnement » n'est pas adéquat, parce que nous ne sommes pas « environnés » par la nature : sommes dans la nature, et de la nature ! Notre corps, c'est de la nature ! On oublie ça parce que nous nous sommes habitués à regarder la nature du dehors alors que nous sommes dedans. Descartes disait que nous étions les « maîtres et les possesseurs de la nature ». Il avait tort car, si nous étions les maîtres de la nature, nous serions immortels, jamais malades, il n'y aurait pas de catastrophes naturelles, pas d'inondations, etc. Nous devons renoncer aux postulats faux et reconstruire les bases.

La Bible

Question de la salle. – *La Genèse ne nous institue-t-elle pas les gestionnaires avisés de la Création ?*

Dominique LANG. – Quelle est la fonction des récits de la Création ? Ce ne sont pas des histoires d'enfants pour nous rassurer sur la façon dont Dieu a créé le monde. Ce sont des récits fondateurs, pour nous dire quelle est notre place ici, ce que nous avons à y vivre, quel est le sens du mal... Le jésuite André Wénin, exégète reconnu⁷, a repéré dans le texte de la Genèse une tension qui m'a

7. André Wénin (né en 1953), bibliste belge, est professeur aux universités de Louvain et Grégorienne à Rome. Son dernier ouvrage paru est *La Bible ou la violence surmontée*, Desclée de Brouwer, Paris, 2008. [N.d.E.]

beaucoup éclairé : dans le premier récit de la Création, au chapitre 1, les deux verbes hébreux utilisés sont des verbes de la possession, de la domination, du prince qui a ses serfs sous ses pieds et qui dit : « C'est moi le maître ». Dans le deuxième récit, au chapitre 2, c'est très différent : les deux verbes utilisés parlent du jardinier, responsable de son jardin et qui en prend soin pour que ce jardin puisse donner, par lui-même, le meilleur de ses potentiels. La tension proposée en ces deux premiers chapitres de la Bible, c'est donc de savoir si on est capable de passer d'une vision à l'autre, de mettre un frein à la puissance, pour que ce monde puisse donner le meilleur de lui-même...

*

Ce débat a soulevé beaucoup d'autres questions :

- Faut-il définir les atteintes à la Création comme un péché ?
- Pourquoi l'appel de Jean-Paul II à « la conversion écologique » (1990)⁸ a-t-il eu si peu d'écho en France ?
- Comment actualiser les analyses de l'Église par l'expertise de terrain ?
- Que penser des OGM ?
- Comment préserver l'agriculture familiale ?
- Pourquoi ne sait-on pas que beaucoup d'agriculteurs bio sont des chrétiens ?
- Où en est la pensée catholique sur la technoscience et la technique ?
- Faut-il créer un Tribunal environnemental international ?

Autant d'appels à la réflexion au sein de l'Église.

*

Il a également été rendu hommage à feu Jean Bastaire⁹, le philosophe catholique qui fut le maître de beaucoup de chrétiens engagés en écologie aujourd'hui, et dont une nouvelle chaire portera le nom à l'Université catholique de Lyon. ■

8. Message du 1^{er} janvier 1990 à l'occasion de la XXIII^e journée mondiale de prière pour la paix : « Face à la dégradation générale de l'environnement, l'humanité se rend compte désormais que l'on ne peut continuer à utiliser les biens de la terre comme par le passé. L'opinion publique et les responsables politiques en sont inquiets ; les savants dans les disciplines les plus diverses en étudient les causes. On assiste ainsi à la formation d'une conscience écologique qu'il ne faut pas freiner mais favoriser » (Introduction). [N.d.E.]

9. Jean Bastaire (1927-2013), écrivain (théâtre, aphorismes, essais) et « socialiste libertaire » (comme il se définissait lui-même), spécialiste de Charles Péguy et de Paul Claudel fut, avec son épouse Hélène (médecin et militante de la protection des animaux, cosignataire de nombre de ses livres), un chantre de l'amour humain et du mariage, et, dans la tradition franciscaine, un pionnier de l'écologie avec une abondante production :

Le Salut de la Création : essai d'écologie chrétienne, Desclée de Brouwer, Paris, 1996 ; *Le Chant des créatures : les chrétiens et l'univers, d'Irénée à Claudel*, Cerf, Paris, 1996 ; *Conversations écologiques* (anthologie de textes de Paul Claudel), Éditions Le Temps qu'il fait, Bazas, 2000 ; *Lettre à François d'Assise sur la fraternité cosmique*, Parole et silence, Les Plans, 2001 ; *Pour une écologie chrétienne*, Cerf, Paris, 2004 ; *Le Rire de l'univers : traité de christianisme écologique* (anthologie de textes de Jürgen Moltmann), Cerf, Paris, 2004 ; *Un nouveau franciscanisme : les petits frères et les petites sœurs de la création*, Parole et silence, Paris, 2005 ; *Approche franciscaine de l'écologie* (avec Michel Hubault, o.f.m.), Éditions franciscaines, Paris, 2006 ; *Le Gémissement de la Création : vingt textes (de Jean-Paul II) sur l'écologie*, Parole et Silence, Paris, 2006 ; *Le Cantique féminin de la Création*, Cerf, Paris, 2006 ; *Pour un Christ vert*, Éditions Salvator, Paris, 2009 ; *Pâque de l'univers*, Arfuyen, Paris, 2009 ; *La Terre de gloire : essai d'écologie parousiaque*, Cerf, Paris, 2010 ; *La Création, pour quoi faire ? Une réponse aux créationnistes*, Salvator, Paris, 2010 ; *Pâque de l'univers*, Arfuyen, Paris, 2010.

Conclusion

Mgr Pascal WINTZER
Président de l'Observatoire Foi et Culture

Plusieurs fois durant la journée, des orateurs ou des personnes dans la salle ont exprimé des attentes à l'endroit des évêques. Des attentes encore plus fortes s'expriment au sujet du pape François : l'encyclique sur l'écologie, dont la parution est annoncée, est l'objet d'une attente forte, on ne peut que s'en réjouir.

Cependant, si, catholiques, nous goûtons la parole du Pape (et parfois, mais sans doute plus rarement, celle des évêques), je vous invite à remettre les choses à leur juste place : la Bible, les Écritures saintes, sont la source première de référence pour les chrétiens.

*

En conclusion de ce colloque, je vous propose d'entendre trois textes de l'Évangile selon saint Matthieu, et d'en faire une lecture écologique. Elena Lasida nous y a invités.

Cette lecture est parfaitement légitime, tout comme le sont de multiples lectures de la Bible, à la condition qu'elles s'appuient sur la prise en compte du sens littéral des textes. Si tel n'est pas le cas, nous faisons dire à la Bible, et à son auteur qu'est l'Esprit Saint, des choses qui justifient nos options, lesquelles peuvent d'ailleurs être très bonnes.

*

Un premier texte (Matthieu 25, 34-36) est celui que la liturgie fait entendre le dernier dimanche de l'année, celui du Christ-Roi :

Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde. Car j'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez habillé ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus jusqu'à moi !

La vie chrétienne n'est pas une petite chose qui se vivrait en vase clos, entre les murs, ou bien douillets, ou bien froids et humides, des églises. La fête du Christ-Roi révèle ce qui est en jeu : c'est l'univers entier, c'est l'avenir du monde, c'est le Salut, ou bien c'est la destruction complète et définitive. Bien entendu, le Maître, le Seigneur, c'est le Christ ; la pire des choses, pour les hommes, c'est de prendre cette place, c'est la volonté de puissance qui détruit et les autres et ceux qui veulent l'exercer.

Cette volonté de puissance, elle est pourtant notre tentation permanente, et parfois nous y tombons. Depuis Adam et Ève qui n'acceptent aucune limite et veulent manger les fruits de tous les arbres, jusqu'à la tentation actuelle, pavée bien entendu de bonnes intentions, de rendre la vie non seulement meilleure, mais aussi délivrée de tout péril : un monde sans hasard, ni souffrance, ni mort. Et lorsque cela ne se passe pas bien, on ne le supporte pas, que ce soient des enfants qui peuvent naître avec un handicap ou bien des vieillards qui en viennent à penser que leur vie est en trop.

On peut se sentir terrassé par tout cela. Que pouvons-nous faire alors que les choses sont si complexes ? L'Évangile montre le chemin : visiter une personne malade, isolée, un prisonnier, donner un verre d'eau, ouvrir sa porte. Qui est capable de faire cela ? Tout le monde, ou – pour être plus clair – chacun. Refusons que l'on nous dise incapables de parler ou d'agir, laissant cela à des personnalités qui en seraient plus capables que nous.

Le titre du colloque est *Sauver la création*. Un chrétien, par ces mots, n'entend pas se mettre à la place de Dieu ni du Christ, seul Sauveur, mais il entend ce que l'apôtre Paul dit du Corps du Christ, dit de la totalité du Christ : le Christ est la Tête, nous sommes les membres de son Corps ; c'est donc bien le Christ tout entier qui est sauveur.

Nous vivons une grande mutation, à la fois dans la vie du pays, celle du monde, mais aussi celle de l'Église. L'Évangile montre que chacun et chacune doit en être l'acteur, refusant de simplement subir ce que d'autres décideraient à sa place.

Même si bien des choses sont difficiles, même si nous ne verrons pas toujours les fruits de ce que nous faisons aujourd'hui – la vie n'a pas le même calendrier que les échéances électorales –, c'est exaltant de prendre sa part à la construction, non seulement de son pays, mais aussi du Royaume, car c'est bien de cela dont il s'agit.

*

Autre texte de saint Matthieu (25, 14-18), la parabole des talents :

Un homme partait en voyage : il appela ses serviteurs et leur confia ses biens. À l'un il remit une somme de cinq talents, à un autre deux talents, au troisième un seul talent, à chacun selon ses capacités. Puis il partit. Aussitôt, celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla pour les faire valoir et en gagna cinq autres. De même, celui qui avait reçu deux talents en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un alla creuser la terre et cacha l'argent de son maître.

Dans cette parabole, trois serviteurs certes, mais je préfère n'en voir qu'un seul : peut-on dire de quelqu'un qu'il a été soit fidèle en toutes choses, soit infidèle en toutes choses ? Chacun est à la fois l'un et l'autre : à la fois celui ou celle, qui, à tel ou tel moment de la vie, pour telle ou telle chose, est fidèle, met en œuvre ce qui doit l'être, et en même temps celui ou celle qui est négligent et oublieux.

C'est donc bien un message d'alerte qu'adresse le Seigneur par cette parabole : ne soyez pas aveugles ni ingrats ; ouvrez les yeux et voyez les capacités qui sont entre vos mains. Ici comme souvent, Jésus se montre pédagogue. Il est comme ces vieux maîtres ou ces bons parents qui, plutôt

que de souligner ce que l'enfant ou le jeune fait de mal, tout à la fois encouragent ses succès et en même temps l'aident à repérer les dons qui sont les siens, sans pour autant s'évertuer à chercher ceux qu'il n'a pas.

Tel est bien ce troisième serviteur. C'est un aveugle, un triple aveugle. Il ne voit ni ce qu'il a reçu : il le met en terre pour être sûr de ne rien voir. Il ne voit donc pas ses propres capacités, il se sent incapable de quoi que ce soit, et surtout, il est aveugle au sujet de Dieu lui-même, et même plus, non content de ne pas voir que Dieu donne, il le prend pour quelqu'un d'injuste, c'est le sens de ses propos : « Tu moissonnes là où tu n'as pas semé. » Ce qui est faux, puisque cet homme a reçu un talent.

N'est-ce pas de cela dont nous avons besoin aujourd'hui ? D'hommes et de femmes qui nous aident à reprendre conscience de nos richesses et de nos capacités ? La vocation du ou des serviteurs de la parabole des talents est de faire fructifier les dons reçus, et aider ceux qui nous entourent à faire fructifier les leurs.

Mais, quels sont-ils ces dons ? Jésus prend l'image de pièces de monnaie, les talents. Des commentateurs du texte ont fait remarquer qu'il existait une symbolique dans le nombre de talents confiés aux uns et aux autres. Le calcul est simple : $5 + 2 + 1$. Si l'on additionne ces chiffres, cela donne... 8. On peut aussi décomposer les chiffres autrement : $5 + 2$, cela fait 7, et on ajoute 1 pour obtenir 8.

Je pense que, pour qui connaît quelque peu la Bible, ces chiffres évoquent des souvenirs précis... C'est bien sûr le récit de la Création au livre de la Genèse : le chiffre 7, ce sont les sept jours de la Création. Dieu confie en effet au premier serviteur cinq talents. Ceux-ci peuvent représenter les cinq premiers jours de la création, ceux pendant lesquels Dieu crée le cosmos, les quatre éléments, les animaux.

N'est-ce pas là la première responsabilité et la première grandeur de l'homme ? Nous devenons les jardiniers du monde. Je dis bien : « les jardiniers », et non pas les asservisseurs d'une nature qui ne serait qu'un réservoir de matières premières à exploiter, voire à détruire sans vergogne. Pour la Bible, la nature, le monde, n'est pas une divinité à adorer. Ce n'est pas non plus une chose à détruire. C'est le lieu où nous avons à apprendre à vivre en bonne intelligence.

Ensuite, au deuxième serviteur, ce sont deux talents qui sont confiés. Si je poursuis l'analogie avec le livre de la Genèse, ces talents correspondent aux sixième et septième jours de la Création, ces jours qui sont celui de la création de l'homme et celui de la prière, le sabbat.

Ces deux talents, ils sont confiés aux hommes. Autrement dit, la vie, et de même la relation avec Dieu, ne sont pas des choses « sacrées », au sens symbolique de ce terme, c'est-à-dire des choses sur lesquelles nous n'aurions aucune capacité d'action. C'est une erreur de penser que les chrétiens seraient opposés aux sciences, à la recherche, aux innovations qui touchent le vivant. Combien ici même ne sont-ils pas encore de ce monde grâce à ces recherches et aux progrès des soins et de la médecine ?

De même, la manière de prier Dieu n'est pas tombée du ciel. Bien sûr que Jésus nous donne la plus grande et la plus belle des prières, sa prière, le *Notre Père*. En même temps, nos manières de nous adresser au Seigneur doivent exprimer ce qui correspond à notre vie, à notre époque, aux cultures dans lesquelles nous vivons. Deux mille ans d'histoire chrétienne montrent la grande richesse des liturgies et des prières chrétiennes.

Si chacun reçoit 5 + 2 talents, autrement dit le monde, sa vie et la relation avec Dieu, il reçoit aussi un huitième talent. Et celui-ci, il ne peut le multiplier. Pourquoi donc ? Parce qu'il est unique, parce qu'il n'est pas entre ses mains, parce qu'il est un don gratuit.

Ce huitième talent, c'est le huitième jour, c'est la Résurrection, c'est l'éternité, et seul Dieu peut le donner. Ceci appelle alors à un acte de foi, et aussi à une pleine confiance en celui qui donne, en celui qui aime, notre Dieu et Seigneur.

Or, dès l'origine, l'homme a douté. Il a douté que Dieu lui donnât le fruit de l'arbre. Il a voulu le cueillir de ses mains. Aujourd'hui encore, combien doutent toujours et veulent se donner à eux-mêmes, sinon l'éternité, du moins la survie. Tous les arbres du jardin d'Eden sont confiés aux hommes, hormis un seul, signe de cette limite sans laquelle l'homme se perd et perd le monde à lui remis.

*

Enfin, dans une autre parabole de l'évangile selon saint Matthieu (7, 24-27), Jésus interroge au sujet du sol sur lequel nous construisons notre maison : est-ce sur le sable ou sur le roc ?

Celui qui entend les paroles que je dis là et les met en pratique est comparable à un homme prévoyant qui a construit sa maison sur le roc. La pluie est tombée, les torrents ont dévalé, les vents ont soufflé et se sont abattus sur cette maison ; la maison ne s'est pas écroulée, car elle était fondée sur le roc.

Et celui qui entend de moi ces paroles sans les mettre en pratique est comparable à un homme insensé qui a construit sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les torrents ont dévalé, les vents ont soufflé, ils sont venus battre cette maison ; la maison s'est écroulée, et son écroulement a été complet.

Si compte le sol où nous édifions nos vies, c'est la maison qui est l'élément commun. Aucun humain ne vit en dehors d'une maison ; il a la charge de la bâtir, ou de la recevoir, de l'habiter, et de la transmettre.

Le mot maison, en grec *oikos*, peut alors se décliner de diverses manières qui désignent les responsabilités humaines en dehors desquelles nulle vie, nulle famille, ne peut grandir dans l'harmonie.

Il y a d'abord l'éco-logie, autrement dit la parole, la réflexion partagée, sur ce que doit être la maison commune.

Ensuite l'éco-nomie : l'échange conduit en effet à formuler les lois qui gouvernent la maison – des lois en termes d'autorisation, d'appels, mais aussi de limites.

Il faut y ajouter l'éco-praxis : la parole échangée et le discernement des lois doivent s'exprimer en termes d'actions et d'engagements.

Enfin, au risque du néologisme, je parlerai de l'éco-tropie. Par ce mot, auquel on pourra en préférer un autre, je veux rappeler que la maison des hommes, qu'ils reçoivent et construisent, doit demeurer ouverte au-delà d'elle-même, vers l'au-delà tout simplement¹.

Benoît XVI rappelle ceci, cette nécessaire ouverture à la transcendance, dans la conclusion de *Caritas in veritate* :

L'humanisme qui exclut Dieu est un humanisme inhumain. Seul un humanisme ouvert à l'Absolu peut nous guider dans la promotion et la réalisation de formes de vie sociale et civile – dans le cadre des structures, des institutions, de la culture et de l'éthos – en nous préservant du risque de devenir prisonniers des modes du moment.

[...] Le développement a besoin de chrétiens qui ont les mains tendues vers Dieu dans un geste de prière, conscients du fait que l'amour riche de vérité, *caritas in veritate*, d'où procède l'authentique développement, n'est pas produit par nous, mais nous est donné².

Il nous revient d'habiter cette maison, de la construire, mais sans en devenir les propriétaires : ce qui nous a été transmis, nous devons le transmettre.

*

Je reprends la question par laquelle je terminais mon introduction à cette journée : que faire ?

Je donne écho à des mots entendus depuis quelques heures : c'est une transition qui est devant nous, c'est une conversion ; un monde disparaît, nous résignons-nous à disparaître avec lui, ou bien voulons-nous être bâtisseurs d'un monde nouveau ?

Ceci résonne dans le calendrier chrétien : demain, nous serons le premier dimanche de l'Avent, le début d'une nouvelle année, mais qui a vu disparaître, mourir, une année. Tel est le centre de la foi : le mystère pascal du Christ, sa mort et sa Résurrection.

Enfin, je réponds à la question entendue : l'Église doit-elle craindre de faire de la morale ? Or qui peut lui intimer un tel ordre ? Un ordre qu'elle a pu intégrer au risque de ne plus oser s'exprimer. Peut-être ceux qui veulent produire et consommer tranquille : « Dormez, bonnes gens, on s'occupe de tout ! »

Non, l'intranquillité est plus respectueuse de chacun et honore ses capacités à penser et à agir. Je choisis cette absence de repos à quoi appelle saint Augustin au début de ses *Confessions*³. Si je vous empêche de vous endormir trop facilement ce soir, je serai alors satisfait. ■

1. En grec, *logos* signifie : « parole, discours, verbe » mais aussi « rationalité » ; *praxis* : « action, opération » ; et *tropos* : « manière d'être, de se positionner ». [N.d.E.]

2. *Caritas in veritate* (2009), n° 78. [N.d.E.]

3. « Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il repose en toi » (*Confessions*, I, 1). [N.d.E.]

Table des matières

• <u>Présentation</u>	
Mgr Pascal WINTZER.....	3
• <u>Élargir le champ</u>	
Michel ROCARD.....	9
• <u>Sauver toute la création</u>	
Mgr Marc STENGER.....	17
• <u>La situation présente et les évolutions attendues</u>	
Dominique BOURG.....	23
• <u>La transition énergétique et écologique</u>	
Alain GRANDJEAN.....	29
• <u>Construire un nouvel imaginaire pour un autre développement</u>	
Elena LASIDA.....	35
• <u>Les défis de la conscience</u>	
Thierry JACCAUD.....	41
• <u>Que devons-nous faire ?</u>	
Table ronde animée par Patrice de PLUNKETT.....	49
• <u>Pour une écologie intégrale</u>	
Marianne DURANO.....	51
• <u>Le mouvement « Chrétiens, changeons ! »</u>	
Amélie HUARD.....	53
• <u>Ce que dit la foi en Dieu créateur</u>	
Dominique LANG.....	55
• <u>Écologie et vie monastique</u>	
Dom Jean-Pierre LONGEAT.....	59
• <u>L'articulation entre science et foi</u>	
Jean-Marie PELT.....	65
• Extraits du débat avec la salle.....	69
• <u>Conclusion</u>	
Mgr Pascal WINTZER.....	75

